

FRANCE

POLOGNE

Biblioteka  
UMK  
Toruń

380817

GUERRE 1914-1915



FRANCE

ET

POLOGNE

L'Appel de Henri Sienkiewicz

La Misère des Polonais

Polonais et Français

Par

Henry JANCJA

4157  
POLSKA STACJA NAUKOWA  
PARYZ

ORLÉANS

IMPRIMERIE AUGUSTE GOUT ET C<sup>ie</sup>

37-39, RUE DU BOURDON-BLANC, 37-39

1915

380817

870

GUERRE 1914-1915



FRANCE

ET

POLOGNE

L'Appel de Henri Sienkiewicz

La Misère des Polonais

Polonais et Français

par

Henry JAM

4154  
POLSKA STACJA NAUKOWA  
PARYZ

ORLÉANS

IMPRIMERIE AUGUSTE GOUT ET C<sup>ie</sup>

37-39, RUE DU BOURDON-BLANC, 37-39

1915

GUERRE 1914-1915

996

FRANCE

22

POLOGNE

L'Appel de Henri Stankiewicz

La Mairie des Polonais

Polonais et Français

1915

Henri JAN



ORLÈANS

IMPRIMERIE ANONYME D'ART ET DE

20, rue de la République, 45

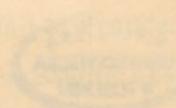
1915

D.600/67

Année-Propos

GUERRE 1914-1915

FRANCE ET POLOGNE





## Avant-Propos

---

Un souffle effrayant de tourmente soulève la vieille Europe, entrechoquant les Etats séculaires dans un tourbillon irrésistible et horriblement meurtrier.

Le sang coule à bouillons, les vies ne comptent plus !

Les couronnes chancellent sous une poussée fantastique.

Notre génération a vu deux géants se dresser l'un contre l'autre : le Germanisme brutal et conquérant et le Latinisme gallo-romain civilisateur qui a fait la France.

L'Europe frémissante s'est groupée autour de ces deux bannières.

La France a su toujours accueillir d'une main fraternelle les mutilés de la grande cause dont elle est le porte-flambeau. Elle a noblement secouru la vaillante Belgique ; qu'elle n'oublie

380817



il n'y a plus d'usines en Pologne; le laboureur voit sa charrue se couvrir de rouille, il n'y a plus ni grains ni bétail; le marchand, faute d'acheteurs, voit son commerce ruiné; les foyers sont éteints, les épidémies sévissent; femmes et vieillards n'ont plus d'abri contre les rigueurs de l'hiver; les enfants tendent leurs bras décharnés pour demander du pain à leurs mères; mais les mères polonaises n'ont rien à leur donner, rien, que des larmes. Le nombre de ces malheureux, entendez-moi bien, peuples chrétiens, se chiffre par milliers!

La Pologne, ma patrie, n'a-t-elle donc pas droit à votre secours?

Puissent les mères polonaises répondre à leurs enfants affamés autrement que par les larmes; puisse le peuple polonais survivre dans la plénitude de ses forces à l'heure de cette suprême épreuve et attendre, l'espoir au cœur, l'aube prochaine de la résurrection!

Henri SIENKIEWICZ.



## PREMIÈRE PARTIE

# LOYAUTÉ ET FIDÉLITÉ!

### CHAPITRE PREMIER

## Deux Sœurs d'alliance

*« L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux. »*

VOLTAIRE.

Il est rare de trouver entre les hommes cette précieuse et sainte union d'une véritable amitié : les poètes l'ont chantée sur leurs lyres d'or et il est vrai que c'est un bienfait de Dieu. Ma voix serait trop faible ici après ceux qui l'ont célébrée, et je répéterai seulement les grands noms de Virgile ou de Montaigne. Mais, à la vérité, si cette amitié profonde, instinctive et vivace est rare entre les hommes, combien plus rare encore n'est-elle pas entre les nations? On pourrait même être tenté de n'y point croire si nous n'en n'avions sous les yeux un illustre et touchant exemple.

France! Pologne! ces deux noms se font écho à travers l'histoire comme ils se font écho aux heures de fièvre que nous traversons. Certes, nous n'avons pas

pu toujours nous soutenir efficacement parmi les dédales de la politique.

Il est malheureux que des intérêts diplomatiques de premier ordre aient paralysé notre action lors du premier traité de l'odieux partage en 1773 (1) ;

Il est malheureux que la France se soit trouvée dans une de ses plus formidables crises vitales lors des deuxième et troisième partages en 1793 et en 1795 ;

Il est malheureux enfin que Napoléon n'ait pas relevé la monarchie polonaise, ce qui était en son pouvoir : il eût attaché à sa mémoire l'immortelle reconnaissance d'un grand peuple et la gloire solide d'une bonne action.

L'heure de Dieu a sonné, cependant : le geste de l'empereur de Russie semble vouloir réparer bien des injustices : regrettons seulement qu'il ne vienne pas de France, il était digne d'elle et de sa tradition.

... Sa tradition ! Oui, et il est bon de la rappeler ici en quelques lignes. La France et la Pologne étaient pourtant bien différentes d'origine et séparées d'ailleurs l'une de l'autre par l'immensité d'un empire : l'une, fille de « Rome la Grande », était toute pleine des souvenirs grandioses de la civilisation romaine ; l'autre était la vierge slave, libre et fière (2).

(1) La France avait alors tout avantage, pour affaiblir la puissance inquiétante de la Russie, à prendre le parti de la malheureuse Pologne. Notre ministre des Affaires étrangères, Choiseul, avait bien voulu y arriver auparavant (1770). Mais, affaiblis par la guerre de Sept ans, nous avions, d'autre part, besoin de conserver notre alliance avec l'Autriche. La défense héroïque de Choisy dans Cracovie sauva du moins l'honneur français.

(2) Les Sarmates, peuple d'origine asiatique, appelés dans la suite Slavons ou Slaves, furent les premiers ancêtres des Polonais, comme les nôtres furent les Francs.

C'est surtout à partir du xvi<sup>e</sup> siècle que les rapports entre les deux nations deviennent plus fréquents et que l'on sent déjà cette attraction irrésistible qui, désormais, se manifestera au cours de nos deux histoires nationales.

Le premier grand fait que relatent nos annales est la nomination comme roi de Pologne, en 1573, de Henri de Valois, le futur Henri III. Il est curieux de rappeler ce fait et les circonstances qui lui font cadre. Sigismond II Auguste, roi de Pologne et dernier descendant mâle de la race royale des Jagellons, mourut en 1572. La Diète générale se réunit alors à Varsovie pour l'élection d'un nouveau roi. Les princes prétendant au trône étaient alors Ernest, archiduc d'Autriche et fils de l'empereur Maximilien, le roi de Suède, le duc de Prusse, l'électeur de Saxe et le marquis d'Anspach. L'archiduc d'Autriche, à cause de son titre de catholique d'abord, et surtout à l'aide d'habiles intrigues, était sur le point de remporter les suffrages quand Jean Crasoski proposa tout à coup la candidature de Henri de Valois, duc d'Anjou et prince du sang français. Il avait bonne réputation sur les bords de la Vistule, « de sorte que les Polonais, dit le baron de Pufendorf dans son Histoire, qui avaient conçu une haute idée du duc d'Anjou, chargèrent Crasoski de passer en France pour avertir le roi d'envoyer des ambassadeurs à la Diète de Pologne, s'il voulait que son frère obtint la couronne de ce royaume. Charles IX écouta la proposition du gentilhomme polonais et donna ordre à Jean de Montluc, évêque de Valence, et à quelques seigneurs de se rendre à Varsovie en qualité d'ambassadeurs extraordinaires. Les dispositions

favorables où l'on était pour ce prince et l'éloquence de Montluc déterminèrent promptement les seigneurs polonais à proclamer roi le duc d'Anjou ». Un Français, sans l'avoir cherché, avait donc remporté les suffrages, malgré les intrigues des concurrents évincés. Mais la suite prouve davantage encore l'attachement profond que les Polonais avaient pris pour ce prince. « Douze seigneurs et douze cent cinquante gentilshommes eurent ordre d'aller à Paris pour annoncer au duc d'Anjou son élection. Ce prince, qui était au siège de La Rochelle, se hâta de faire les préparatifs de son voyage, quoiqu'on prétende qu'il quitta la France à regret. Il fut reçu à Cracovie avec de grandes démonstrations de joie et on s'empressa de lui donner des marques de la satisfaction publique. Il fut couronné quelques jours après avec les cérémonies accoutumées ». Mais bientôt la mort de Charles IX donna à Henri de Valois la couronne de France. Malgré le grand attachement qu'avaient pour lui ses sujets polonais, Henri préféra encore gouverner son propre pays. Il fut cependant obligé de fuir la nuit et à la faveur d'un déguisement pour se soustraire à l'affection de son peuple. Il fut rejoint à quelques lieues à peine de Cracovie par un gentilhomme de sa cour, Jean Zamoski, qui le supplia longtemps d'abandonner son dessein. Henri, triste, persista néanmoins dans sa résolution. Grande fut la désolation dans tout le pays à cette nouvelle. Grande fut la douleur touchante de ce peuple fidèle. Et, avant de se réunir pour une nouvelle élection, les Polonais lui envoyèrent encore une députation pour le supplier, une dernière fois, de repasser la frontière, et c'est alors seulement qu'ils se décidèrent à regret à la nomination d'un nouveau roi.

En 1668, quand Jean-Casimir (1), ce malheureux roi qui eut un règne si mouvementé, abdiqua, Louis XIV le reçut comme il savait recevoir les rois infortunés et les amis de son pays : il lui fit don de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés de Paris et de celle de Saint-Martin de Nevers, où le prince polonais devait mourir en 1672. Si son corps fut ramené en Pologne, son cœur, du moins, touchante allégorie, resta en France ; il fut reçu dans un mausolée imposant : sur un tombeau de marbre noir, la pâle silhouette du roi à genoux rappelle ce souvenir. C'est de lui que l'on citait cette curieuse anecdote que rapporte Vigneul-Marville. Le roi dinait un soir à l'abbaye de Saint-Taurin d'Evreux. La foule admise à le visiter l'entourait, pleine d'une sympathique curiosité. On sait que cet usage existait traditionnellement à la cour des rois de France et il n'est pas étonnant que Jean-Casimir l'ait adopté. Le roi, avisant tout à coup une femme du peuple, lui demanda *ex abrupto* de quel pays elle était. Surprise et confuse, celle-ci balbutia : « Je suis d'Evreux, mon révérend Père ! » Les braves gens de rire à cette appellation singulière. Mais le roi, devenu sérieux, repartit : « Cette femme rencontre fort bien. J'ai été jésuite et par conséquent Père et révérend Père ; j'ai été cardi-

(1) Jean-Casimir, vingt et unième roi de Pologne, monta sur le trône en 1649. Il eut à soutenir de longues guerres contre ses voisins et particulièrement contre la Suède. Son roi, Charles-Gustave, voulait s'approprier les provinces polonaises et réunir les deux couronnes sous son seul sceptre. Ce n'est qu'après bien des difficultés que Jean-Casimir parvint à rétablir une paix troublée d'ailleurs par des divisions intestines. C'est alors qu'il abdiqua, en 1668, devant la mauvaise volonté de sa noblesse. La trilogie du célèbre romancier et poète Henryk Sienkiewicz : *Par le fer et par le feu, Le Déluge, Messire Wolodowski*, a immortalisé chez nous cette période de l'histoire de Pologne.

nal et il est de notoriété publique que les cardinaux sont des Pères de l'Eglise ; j'ai été roi et ainsi Père de mon peuple ; je suis présentement abbé et saint Paul ne dit-il pas *Abba Pater* ? ».

Au xviii<sup>e</sup> siècle, la douce figure de Marie Leczinska prend une auréole bien reposante de vertu à côté des Pompadour et des Du Barry ; elle fut une étoile de pureté et de résignation au milieu de la cour de Louis XV, et la reine de France releva l'honneur de son roi.

Ce n'est pas le cas ici de rappeler la part de nos armes et de notre influence lors de la compétition au trône de Pologne entre Auguste de Saxe et le palatin Stanislas Leczinski, c'est de l'histoire primaire presque. Souvenons-nous seulement — surtout à l'heure tragique et passionnée où nous sommes — que cette Lorraine, ce lambeau magnifique de l'ancienne France, pour qui, depuis plus de quarante ans, nous luttons si opiniâtrément par la plume et par l'épée, dont nous avons scellé par tant de sang répandu l'amour éternel, que cette Lorraine nous est venue par les mains de l'ex-roi de Pologne, Stanislas Leczinski, dernier duc de Lorraine. Et dans le pays de Nancy la coutume est même restée d'appeler les enfants du nom de Stanislas en souvenir du vieux duc-palatin.

Quand la Révolution entraîna la France dans l'épopée de la guerre en sabot, et que les nations coalisées vinrent se briser comme une mer écumante autour des frontières de la Gaule, dans ce gigantesque combat qui devait aboutir aux légendaires chevauchées impériales, les Polonais n'abandonnèrent point la France. En 1797, la seule armée d'Italie en comptait près de 7,000

et, quelques années plus tard, plus de 13,000 luttèrent sous le tricolore français.

L'Empire se leva bientôt dans sa glorieuse aurore ; on sait les grandes espérances qu'ils fondèrent en son étoile : 80,000 Polonais partirent sous les ordres de Napoléon pendant la campagne de Russie. Poniatowski, que l'empereur créa maréchal de France sur le champ de bataille de Leipzig et surnommé le Bayard polonais, synthétise, dans sa loyale nature, l'amour profond du peuple de Pologne pour la grande Patrie française, par qui il espérait un jour reconquérir sa liberté.

En 1870, au début de ce redoutable conflit dont les coups de canon ont ébranlé les assises mêmes de l'Europe entière et devaient amener la catastrophe presque mondiale où l'ambition éhontée de l'Allemagne nous a précipités, en 1870, pendant cette misérable guerre, les Polonais offrirent officiellement leur sang et leurs services par la voix du comte Branicki. Si des intérêts diplomatiques nous obligèrent à refuser un si loyal concours, plus de 2,000 volontaires polonais vinrent d'eux-mêmes s'enrôler dans nos régiments. La mort glorieuse du général Bosak Hanke, sur le champ de bataille de Dijon, est comme l'écho de celle du maréchal Poniatowski sur le champ de bataille de Leipzig. Il est bon de noter enfin que, lorsque le grand forfait de l'annexion de l'Alsace-Lorraine fut consommé, solennellement les députés polonais protestèrent contre ce crime odieux de lèse-nation.

Les vrais amis n'abandonnent pas dans le malheur : les Polonais furent de ceux-là.

On peut affirmer que, sans la guerre qui désole

d'une affreuse manière les provinces polonaises, encore une fois ce peuple, fidèle dans sa séculaire amitié, eût montré sous nos drapeaux le bel exemple de la fraternelle solidarité qui unit nos deux nations. Devant tant de dévouement, de souvenirs et de traditions, notre obligation réciproque est grande, elle s'élève à la hauteur d'un impérieux devoir de conscience. J'ose dire que nous l'avions peut-être trop oublié au milieu de nos angoisses personnelles. N'ayons pas une souffrance égoïste; de grâce, souvenons-nous de l'affreuse calamité, plus grande encore que la nôtre, qui désole nos frères polonais.



## CHAPITRE II

### La Langue et la Littérature Françaises chez les Polonais

*« Nous apprenons le polonais par devoir, le russe et l'allemand par nécessité, le français par plaisir. »*

Ce chapitre n'est au fond que la continuation du précédent et le complète naturellement. Il y aurait long à dire sur ce sujet; je ne relèverai que quelques points, afin de montrer que les souvenirs littéraires vont de pair avec les souvenirs historiques.

C'est à partir du <sup>xvi</sup>e siècle aussi que nous constatons déjà l'influence de la langue française chez les Polonais. Notons en passant qu'à cette époque Jean Kochanowski, le grand poète polonais, fut l'intime ami de notre Ronsard, le chef incontesté de la Pléiade et de la Renaissance poétique française.

Aux <sup>xvii</sup>e et <sup>xviii</sup>e siècles, le français pénétra de plus en plus les classes instruites de la nation et en particulier de la noblesse; et ce n'est pas d'aujourd'hui que nos grandes maisons de librairie parisiennes ont trouvé en Pologne un énorme et fructueux débouché.

De nos jours, enfin, c'est sur le bord de la Vistule qu'on répète ce mot que je n'ai pu m'empêcher de placer en exergue de ce chapitre et dont nous devrions



être singulièrement fiers : « Nous apprenons le polonais par devoir, le russe et l'allemand par nécessité, le français par plaisir ! »

Est-il besoin, pour parler de réciprocité, de rappeler la grande faveur qu'ont obtenues, ces années dernières, les œuvres de M. Sienkiewicz chez les lettrés et les lecteurs de France. Sous cette plume de poète, nous avons retrouvé je ne sais quoi de français qui nous a charmés et nous avons aimé à mettre ces chefs-d'œuvre à la place d'honneur dans nos bibliothèques (1).

Et s'il fallait citer encore un non moins illustre exemple : nos pères — ceux de la génération qui nous a précédés — ont lu avec avidité les romans pathétiques de M. de Lamotte sur l'insurrection de Pologne. Qui de nous d'ailleurs ne les a pas feuilletés d'une main fébrile ? Et que de fois n'avons-nous pas senti notre cœur envahi par l'indignation et la pitié à la lecture de ces pages !

Encore une fois, ce n'est pas seulement le goût qui a conduit les Polonais à lire nos œuvres, à parler notre langue même dans l'intimité de la famille ; non, ce n'est pas seulement le goût, car nous ne retrouvons cela ni en Espagne, ni en Italie, ni en Angleterre, ni en Russie, ni enfin dans aucun des peuples qui ont senti notre influence et admiré nos chefs-d'œuvre. Il serait plus juste de dire que, de même que sur la terre du Canada, cette nouvelle France, fille de Louis le Grand, on parle et on vénère la langue paternelle poussé par l'amour filial, de même en Pologne, l'ami-

(1) *Quo Vadis* a obtenu plus de soixante éditions françaises ; *Le Déluge* a été tiré à plus de 8,000 exemplaires.

tié, qui vaut la parenté du sang, les a fait chérir le français par prédilection pour notre patrie. Il y a là plus qu'un engouement artistique et passager, il y a une preuve de sympathie profonde et fidèle.



## CHAPITRE III

## Le Royaume de Pologne

*« La Pologne est un Etat monarchique et aristocratique, c'est-à-dire qu'il est gouverné par un Roi et par la Noblesse du pays, et celle-ci forme le corps de la République. »*

DE GRACE (1750).

Maintenant que j'ai rappelé au lecteur les liens séculaires qui unissent librement les deux âmes française et polonaise, le moment est venu de lui parler un peu plus intimement de ce grand et noble pays si florissant jadis, au temps — déjà lointain, hélas ! — de sa liberté. Deux mots d'histoire et deux mots de géographie rafraîchiront heureusement sa mémoire.

**Souvenirs géographiques.** — L'ancien royaume de Pologne était borné au nord par les eaux glacées de la mer Baltique et les brouillards de la plaine prussienne ; à l'est par l'empire des Czars russes et à l'ouest par celui des Césars allemands ; au sud, enfin, par les montagnes de la Hongrie et les frontières de la Turquie musulmane. C'était une République royale flanquée de provinces vassales.

Il comprenait la Courlande, la Grande et la Petite

Pologne et la Lithuanie (1) : 37 Palatinats découpaient encore ces diverses parties.

La Pologne s'étend entre ses anciennes frontières en vaste plaine dont seule la partie méridionale se relève en hauts plateaux vers la chaîne des Karpathes. De profondes forêts — longtemps retraite inexpugnable d'animaux sauvages et féroces : loups, élans, loups-cerviers, chevaux sauvages, chevreuils, renards, etc. (2) — couvrent d'une verte chevelure de pins la Polésie et la Lithuanie. Au sud-ouest, les belles plaines de la Podolie et les steppes de l'Ukraine chantées par les

(1) Voici le répartition actuel de la Pologne entre les états co-partageants :

En Prusse :

- 1° Le grand-duché de Posen appelé aussi province de Posen. La proportion des Polonais y est de  $\frac{1.216.206}{1.985.000}$  habitants.
- 2° La Prusse Orientale habitée par les Mazoures (dialecte provincial du polonais). Proportion :  $\frac{294.355}{2.032.272}$  habitants.
- 3° La Prusse Occidentale habitée par les Cachoubes (dialecte provincial du polonais). Proportion :  $\frac{567.318}{1.664.331}$  habitants.
- 4° La Haute-Silésie. Proportion :  $\frac{1.216.206}{2.039.316}$  habitants.

En Russie :

- 1° Le royaume de Pologne : contrée foncièrement polonaise et centre des territoires polonais. La population est de 11,500,000 habitants ;
- 2° Les pays annexés (Lithuanie et provinces ruthènes). La population est de 23,000,000 d'habitants.

En Autriche :

- 1° La Galicie, partie intégrante de l'Etat polonais. Population : 7,725,223 habitants dont quatre millions de Polonais environ ;
- 2° La Silésie autrichienne, qui complète la Haute-Silésie prussienne dont elle n'est qu'une mince partie. La population totale y est de 727,153 habitants sur le nombre desquels on compte environ 250,000 Polonais.

(2) Les immenses forêts de la Pologne ont pendant longtemps donné asile à des animaux disparus dans le reste de l'Europe : l'urus, le lynx, l'onagre, le bison.

vieux dides (joueurs de lyre), l'antique pays des cosaques indépendants et turbulents, sont transformées aujourd'hui en riche région agricole dont les blondes moissons de céréales et les bestiaux cornus forment le paisible ornement. Au contraire, les versants des Karpathes ont un caractère de grandeur pittoresque et sont revêtus d'une luxuriante végétation que dominant au loin les pics chevelus du Waldgebirge.

La Vistule, le Passarg, le Niémen, la Dwina, la Wartha, le Dniéper, le Dniester, le Boug et le Prouth arrosent en tous sens le territoire polonais, des montagnes à la mer, des frontières russes aux frontières allemandes. Plus de mille lacs tachent de leur azur les forêts de la Polésie, et, parmi les marais qui couvraient en partie la Lithuanie, le marais de Pinsk dans le gouvernement de Minsk, et desséché aujourd'hui, avait plus de 700 kilomètres de long.

D'après ce simple exposé, on peut en conclure facilement que la Pologne est surtout un pays d'agriculture et d'élevage plutôt qu'un pays d'industrie ; en fait, cette dernière y est relativement peu développée encore.

Le panorama de quelques villes achèvera de donner une idée plus précise de la géographie polonaise.

Varsovie d'abord se dresse la première, pleine de souvenirs héroïques. Elle compte aujourd'hui quatre cent soixante mille âmes environ. Assise sur les bords de la Vistule, elle semble une veuve détronée, pleine d'un grand charme et prête à se donner à son libérateur. Prise dans une pittoresque enceinte de murs et de fossés, et défendue par la citadelle Alexandre, elle

a un cachet tout particulier. On y accède par un pont vertigineux qui traverse la Vistule. Les statues de Poniatowski et de Sigismond III, le palais de Sobieski rappellent de profonds souvenirs nationaux.

Cracovie aussi sur les bords de la Vistule mérite une place d'honneur à côté de la capitale, avec son vieux château royal juché sur le mont Wowel, avec sa gracieuse promenade qui court sur les anciens remparts. Sa séculaire université dite Jagellone, fondée en 1364, l'illustre honorablement. C'est, enfin, elle qui a reçu les précieuses dépouilles de Sobieski, de Poniatowski et de Kociusko.

Lublin et ses palais, Sandornir et son fier castel perché comme un nid d'aigle, Vilna illustrée par les Potocki, les Oguski, les Vaukovic et les Radziwill, ne sont pas les moindres joyaux de l'ancienne couronne de Pologne.

On peut encore rappeler les noms de Bar, célèbre par la confédération patriote qui prit son nom ; de Grodno, remarquable par son port sur le Niémen ; de Braslaw, connue surtout par le trésor de sa riche bibliothèque, etc.

Pour terminer enfin cet aperçu, voici la relation rapide que donne M. Jean Revel de sa traversée en Pologne, dans son ouvrage intitulé : *Six semaines en Russie* :

« Avant de quitter Moscou, nous avons tenu à visiter une des régions les plus importantes de la Russie, l'ancien royaume de Pologne, qui se trouvait sur notre chemin de retour.

« La route de Moscou à Varsovie (30 heures) offre un

aspect bien différent de cette Russie orientale aux couleurs si vivantes, aux profils d'un pittoresque si étrange. Le paysage présente une harmonie plus douce : des arbres, de larges prés, des cours d'eau d'où émergent pêle-mêle les larges nénuphars, les prêles aigus et les iris jaunes et violets. Nous croyons retrouver la nature flamande, et, pour rendre complète l'illusion, voici un village agrémenté de moulins à vent aux ailes fantastiques.

« Le soleil descend à l'horizon et ses rayons s'éparpillent dans toute la profondeur du ciel que coupent de larges bandes bleues frangées d'or; les nuages se changent en rouge tison dont l'éclat s'éteint lentement et se dissipe en une gaze sombre. Les vapeurs de la nuit s'accroissent, les brumes du couchant ne sont plus illuminées que de points minuscules d'un or mat.

« La forêt défile devant ce décor où la poussière lumineuse se meurt dans les chevelures des bouleaux et s'éparpille aux arêtes des lugubres sapins, en jetant sur nous le voile épais de la nuit. »

**Souvenirs historiques.** — Dans les temps les plus reculés de l'histoire moderne, « Autrefois » comme disaient d'un mot nos bonnes grand'mères, une horde asiatique, les Sarmates, qui prirent bientôt le nom de Slaves, descendit en roulant comme un fleuve aux eaux puissantes vers le Bosphore cimmérien (détroit de Kertch) : là elle se partagea en deux courants. L'un d'eux remontant vers le nord forma, dit-on, les Polonais et les Bohémiens.

Ceci se passait vers l'an 550 de J.-C., c'est-à-dire à l'époque où la première race de nos rois s'implantait

en France. Lechus, qui rappelle notre Mérovée, fonda, sur ce peuple qu'il avait conduit ainsi à la conquête de terres nouvelles, une première dynastie ducale qui régna pendant 150 ans.

Vers l'an 700, Cracus inaugura une nouvelle dynastie qui persista jusqu'à la moitié du ix<sup>e</sup> siècle. Miecislus qui fait partie d'une troisième dynastie introduisit le christianisme dans ses états et la Pologne se couvrit bientôt d'une riche moisson d'églises, d'évêchés et de monastères. Son fils Boleslas fut créé et couronné roi dans l'église métropolitaine de Gnesne par l'empereur Othon III. Ces deux derniers princes firent faire un progrès singulier à leur patrie. Cependant, sous Miecislus II, en 1025, il y eut de pénibles instants de lutte pour les Polonais avec leurs cousins de Bohême.

Et à la fin de ce malheureux règne, l'anarchie remua jusqu'aux couches les plus profondes de la nation, envenimée encore par la guerre étrangère. Avec Casimir, la paix et le calme revinrent peu à peu. Les arts et la religion brillèrent d'un éclat extraordinaire : ce fut un des plus grands rois de Pologne.

Avec Boleslas II, Boleslas III, Bouche-Tarte, Wladislas II, Boleslas IV le frisé, Casimir le Juste, etc., la Pologne est en proie à cette crise des peuples jeunes, en marche vers la virilité et dont les conséquences sont quelquefois décisives pour l'avenir d'un Etat. Les pages glorieuses alternent avec les pages sombres : cet instant est toujours particulièrement dramatique chez les peuples. Rappelons-nous seulement l'histoire de France sous les Mérovingiens, les Carolingiens et les Capétiens directs. Des énumérations de faits seraient ici fastidieuses.

Au début du XIII<sup>e</sup> siècle, l'unité de la Pologne est loin d'être accomplie : « La Pologne, dit Pufendorff, était alors partagée en différentes principautés qui ne dépendaient presque pas les unes des autres. On donnait cependant le titre de souverain à celui qui était maître de Cracovie, et on le regardait comme le monarque. Les autres ducs méprisaient souvent ses ordres et soutenaient par les armes l'indépendance qu'ils affectaient. Cette désunion fut la cause que l'Etat fut plusieurs fois accablé, et diminua les forces et la splendeur d'une monarchie autrefois si puissante. » Un grand obstacle à l'unité du pays fut la mobilité de la couronne de Pologne. A chaque règne presque, elle change de famille ; aucune véritable suite dans la politique ; rien qui rappelle les longs et opiniâtres efforts des héritiers de Hugues Capet, le vrai fondateur de l'unité française. Cependant avec les Jagellons, nous voyons enfin éclore une race royale, une race nationale à l'ombre de laquelle la Pologne va tendre vers son unité. Issue vers 1386 de Ladislas IV (1) qui eut lui-même bien de la peine à se maintenir sur le trône, elle se perpétue avec Ladislas V qui mourut dans une guerre contre les Turcs ; avec Casimir IV qui assujettit les chevaliers teutoniques ; avec Jean-Albert qui repoussa les Ottomans ; sous Sigismond I<sup>er</sup>, la Prusse est conquise et sous Sigismond II, également de la même famille, la Livonie se range sous le sceptre de la Pologne. On peut voir déjà combien la Pologne s'était

(1) Ce prince, petit-fils de Godimwin, grand maréchal de Lithuanie, s'appelaient d'abord Jagellon, nom qu'il a laissé à sa dynastie. C'est après sa conversion au christianisme qu'il prit pour nom de baptême celui de Ladislas.

relevée sous la force unificatrice de cette dynastie, quoiqu'il faille dire qu'à chaque avènement le pouvoir retombait de droit entre les mains de la noblesse, ce qui enlevait beaucoup de fixité au pouvoir. Après le court règne de Henry de Valois, en 1573, et dont il a été parlé plus haut, la lignée des Jagellons se continue par les femmes avec la princesse Anne et Etienne Battori, avec Sigismond III qui protégea glorieusement les frontières et fut nommé roi de Suède.

En 1649, après la lutte acharnée de Ladislas VI contre les cosaques, Jean-Casimir monte sur le trône tandis que de tous côtés débordent l'invasion des Cosaques, des Tartares et des Suédois. Après une longue et souvent pénible lutte, voyant qu'il ne peut obtenir d'entente vraiment sérieuse avec sa noblesse, il abdique au milieu de la consternation générale et se réfugie en France auprès de Louis XIV.

Après Michel Koribut Wiesnowiski que l'on peut considérer comme le dernier des Jagellons, éclate le beau règne de Jean Sobieski, le roi-chevalier ; Jean Sobieski était le fils de Jacques Sobieski, castellan de Cracovie. Par son seul mérite il était parvenu aux plus hautes charges de la République et devenu grand palatin au royaume. En 1674, la nation d'un seul cri l'acclama roi. Il affranchit l'Ukraine du joug ottoman, et c'est alors que son épée victorieuse fut demandée par le pape Innocent XI pour venir au secours de l'empereur Léopold. On sait que les Hongrois révoltés avaient placé sur le trône de leur pays Thékéli. Les Musulmans dont ils avaient sollicité le secours, après avoir écrasé l'armée du prince de Lorraine, enveloppèrent Vienne qui, sans défense extérieure, était des-

linée à être submergée tôt ou tard sous le flot des infidèles. Sobieski, avec une générosité digne d'être française, accourut au secours de la place en détresse, et par une éclatante victoire chassa honteusement l'armée ottomane. Le roi entendit au milieu d'une allégresse délirante un *Te Deum* solennel, tandis que la multitude des cloches jetaient dans l'air les notes graves et joyeuses de la délivrance. Il ne faut pas s'y méprendre d'ailleurs, aux yeux de Sobieski, ç'avait été là uniquement une croisade contre l'infidèle, et l'ingratitude dont l'empereur fit preuve envers lui ne le découragea pas : il avait mis plus haut sa confiance et ses espérances. Il continua donc à travers la Valachie et la Moldavie une guerre qui devait se terminer par une victoire entière. Sobieski fut une belle incarnation de la Pologne croyante et généreuse.

La fin de sa vie fut triste cependant et ceux à qui il avait rendu de si grands services ne le payèrent que d'une honteuse ingratitude. Il mourut en 1696 : ce fut un grave événement pour la République. L'heure est venue où les nuages vont s'amonceler pleins de menaces dans le ciel de Pologne. On se rappelle la parabole des vierges folles et des vierges sages ; la Pologne en est la vivante réalisation ; tandis que la majesté du trône y était affaiblie comme à plaisir, les souverains environnants ne négligeaient aucune occasion de consolider leur pouvoir, de peupler leur territoire, d'unifier leurs peuples, de les préparer en un mot à un puissant avenir. C'est l'époque de Pierre le Grand (1689-1725) et de Catherine II (1762-1796), en Russie ; de Frédéric le Grand (1740-1786), en Prusse ; de Marie-Thérèse (1740-1780), en Autriche.

Après un interrègne où l'on vit s'agiter l'hydre de mille factions de désordre, Frédéric-Auguste II de Saxe monta sur le trône vacant. Ce prince fut chassé peu après par Charles XII de Suède, et la diète conféra la couronne à Stanislas Leczinski, palatin de Posnanie. Ce fut alors une lutte acharnée et fratricide entre ces deux princes, qui secoua la Pologne jusque dans ses bases les plus intimes. Le parti saxon l'emporta enfin sur le parti polonais en 1735 avec Frédéric-Auguste III, vingt-sixième roi de Pologne. Le chef du parti national, Stanislas, après le dévouement inutilement héroïque du comte de Plélo à Dantzig, se réfugia en France. Par le troisième traité de Vienne, en 1738, Stanislas renonçait à la Pologne en échange de la Lorraine et du duché de Bar, qui à sa mort devaient revenir à la France.

Paresseux, ivrogne, débauché, Auguste III mourut en 1764 sans avoir jamais su conquérir l'affection de ses sujets. Peut-être cependant y eût-il eu espoir de sauver du naufrage le grand vaisseau en péril qu'était alors le royaume si l'hérédité de la race saxonne eût pu enfin s'implanter et rassembler autour de sa force unificatrice les opinions et les énergies. La France et le parti patriote opinaient en ce sens pour faire couronner Auguste IV, le fils du roi. Catherine II s'y opposa et ses troupes imposèrent Stanislas Poniatowski, son favori. Il faut rendre justice à ce prince qui fit du moins tous ses efforts pour sauver sa patrie. Mais la source même de son pouvoir lui ôtait toute action efficace. Son règne devait aboutir à la Confédération de Bar en 1768, c'est-à-dire au suprême effort d'une nation qui se sent entraînée sous le joug de l'étranger.

Les patriotes brodèrent sur leurs étendards un aigle blessé avec les images de Marie et de Jésus, et prirent pour mot d'ordre : Vaincre ou mourir ! La France sortait à peine de la guerre désastreuse de Sept ans : elle envoya Dumouriez et une poignée de volontaires, tandis que le comte de Vergennes décidait la Turquie à s'armer contre la Russie. Tout échoua. Vaincre ou mourir ! Ils devaient mourir, du moins politiquement. Alors eut lieu le premier partage. Ce fut le roi de Prusse, Frédéric II qui eut l'idée du partage. « On prétend que c'est vous, sire, lui écrivait à ce propos Voltaire, qui avez imaginé le partage de la Pologne ; je le crois parce qu'il y a là du génie. » Du génie, soit, mais un éhonté mépris de l'honneur que se doit une nation, et une violation odieuse de tous les droits, bien commune et héréditaire à nos voisins d'outre-Rhin. Catherine II y accéda à contre-cœur : elle eût préféré tout avoir. Quant à Marie-Thérèse, elle eut la faiblesse de céder aux instances de son fils et de son ministre Kaunitz. Par trois fois la Pologne se souleva, par trois fois elle retomba et se brisa davantage ; 1772-1793-1793 ! Telles sont les trois dates fatidiques de ce malheureux Etat. Un grand nom les domine, celui de Kosciusko. Mais n'insistons pas sur ce passage douloureux de l'histoire de la vieille Europe. En 1773, il y eut encore un quatrième partage. Napoléon avait relevé une partie du royaume en créant le duché de Varsovie, en 1807, au profit de la maison de Saxe. A la chute de l'aigle, ce nouvel Etat fut de nouveau trançonné. Ici se termine l'histoire active de la Pologne. Il y a cependant encore une page glorieuse à raconter à ce sujet : c'est ce que nous allons faire dans le chapitre suivant.

#### CHAPITRE IV

### Une belle page d'Histoire de France

*« Nos esprits sont frappés de tristes souvenirs ; dans quelques heures après Smolensk et Minsk, nous passerons la Bérézina où la Grande-Armée a râlé de son souffle de géant, après les feux sinistres du Kremlin, crépuscule affreux où « pourtant quelque chose de grand et d'altier surnageait ».*

JEAN REVEL.

C'est surtout autour du nom de Napoléon que se groupent les grands souvenirs français de la Pologne. Tous ne sont pas des reflets de victoire, tous sont glorieux. On se rappelle l'héroïque défense de Choisy dans Cracovie lors du premier partage, en 1772 : c'était une protestation de la France.

Les années passèrent : les derniers lambeaux de la Pologne furent dispersés sous le giron de trois nations différentes. Un instant cependant on put croire que l'antique royaume allait renaître sous la puissante impulsion de Napoléon (1). Un souffle gigantesque

(1) Chacun sait que Napoléon avait déjà créé en 1807, en faveur du roi de Saxe, le duché de Varsovie. On verra dans la suite que ce duché devait, en 1815, revenir à la Prusse et à la Russie auxquelles il avait été enlevé lors de sa création.

avait traversé l'Europe, quelque chose de grand, de nouveau, de fantastique, se préparait. C'était le temps

où des peuples sans nombre  
 Attendaient, prosternés sous un nuage sombre  
 Que le ciel eût dit oui !  
 Sentaient trembler sous eux les états centenaires  
 Et regardaient le Louvre entouré de tonnerres  
 Comme un mont Sinaï !

Le 28 juin 1812, par une matinée d'azur et d'or, au milieu des acclamations enthousiastes d'un peuple en délire, Napoléon fit son entrée triomphale à Wilna. Dès le 26, une diète polonaise s'était ouverte à l'instigation de l'ambassadeur français. Elle avait proclamé le rétablissement du royaume et invité tous les Polonais à se confédérer. Le roi de Saxe, par crainte de l'empereur, y avait même adhéré. Le 14 juillet, une députation se présentait devant Napoléon : les envoyés, après avoir rappelé comment la Pologne avait été indignement partagée, terminaient en disant : « Sire, dites que le royaume de Pologne existe, et cette déclaration fera revivre la Pologne ! »

Napoléon désirait sincèrement, et pour sa gloire et pour son intérêt, accéder à leur demande : elle n'en était pas moins embarrassante cependant ; dans la lutte formidable qu'il engageait contre la Russie, il avait besoin de l'Autriche : or, il ne pouvait relever le royaume de Pologne qu'en inspirant au cabinet de Vienne les plus vives méfiances. De plus, il comptait sur l'éclat de son étoile et se disait : « Quand j'aurai écrasé l'hydre russe au fond de ses neiges, qui osera protester devant le bras qui relèvera la Pologne et ses libertés ! » Aussi il répondit en ces termes :

« Polonais ! J'aurais pensé et agi comme vous ; j'aurais voté comme vous dans l'assemblée de Varsovie. L'amour de son pays est le premier devoir de l'homme civilisé.

« Dans ma situation, j'ai beaucoup d'intérêts à concilier et beaucoup de devoirs à remplir. Si j'avais régné pendant le premier, le second ou le troisième partage de la Pologne, j'aurais avancé mes peuples pour la défendre. Aussitôt que la victoire m'eût mis en état de rétablir vos anciennes lois dans votre capitale et une partie de vos provinces, je le fis sans chercher à prolonger la guerre qui aurait continué à répandre le sang de mes sujets.

« J'aime votre nation. Pendant seize ans, j'ai vu vos soldats à mes côtés dans les champs de l'Italie et dans ceux de l'Espagne.

« J'applaudis à ce que vous avez fait ; j'autorise les efforts que vous voulez faire et je ferai tout ce qui dépendra de moi pour seconder vos résolutions.

« Si vos efforts sont unanimes, vous pouvez concevoir l'espoir de réduire vos ennemis à reconnaître vos droits ; mais dans des contrées si éloignées et si étendues, c'est entièrement dans l'unanimité des efforts de la population qui les couvre que vous pouvez trouver l'espoir du succès.

« Je vous ai tenu le même langage dès ma première entrée en Pologne, je dois y ajouter que j'ai garanti à l'empereur d'Autriche l'intégrité de ses domaines, et que je ne puis sanctionner aucune manœuvre ou aucun mouvement qui tende à troubler la paisible possession de ce qui lui reste des provinces de la Pologne.

« Faites que la Lithuanie, la Samogitie, Witepsk,

Mohilow, la Wolhinie, l'Ukraine, la Podolie soient animées du même esprit que j'ai vu dans la Grande Pologne et la Providence couronnera votre bonne cause par des succès ; je récompenserai ce dévouement de vos contrées, qui vous rend si intéressants, et vous acquiert tant de titres à mon estime et à ma protection, par tout ce qui pourra dépendre de moi dans les circonstances ».

Le 16 juillet, Napoléon quitta Wilna. On sait que dans un continuel reflux l'armée russe se retirait vers l'intérieur du pays comme si le sang humain de cette grande nation semblait se congestionner autour du cœur de ses capitales (1).

Et c'est justement ce cœur que Napoléon voulait atteindre. Ce n'est pas d'ailleurs l'histoire même résumée des débuts de la campagne de Russie qu'il s'agit de retracer ici, mais plutôt les grands faits qui en surgissent comme des cimes plus glorieuses. Qui n'a lu Ségur où, à la manière d'une épopée, nous assistons à une expédition presque sans précédent dans l'histoire des peuples ? On peut dire qu'elle fut le gigantesque Pultawa du grand Empereur.

Napoléon arriva bientôt à Vitepsk. Là, sa première résolution fut, paraît-il, d'y attendre le printemps suivant : « Je m'arrête ici, disait-il ; je veux m'y reconnaître, y rallier, y reposer mon armée et organiser la Pologne ; la campagne de 1812 est terminée, celle de 1813 fera le reste ! » Puis, comme pour rejeter la dangereuse tentation que le démon des guerres, ce djinn

(1) Saint-Petersbourg, la capitale officielle ; Moscou, la ville sainte et véritable cœur de la vieille Russie.

malfaiteur du grand Empereur, ne cessait de lui répéter à l'oreille, de finir d'un coup la campagne par une marche entrecoupée de victoires, il s'occupa de toute son activité fébrile à organiser son armée d'abord dans la Lithuanie, et sa propre installation à Vitepsk où la garde campait. Durant quelques jours il s'agita au milieu des ordres et des dispositions pour repousser le spectre de son imagination qui lui montrait Moscou vaincue et subjuguée : « Déjà sa ligne de défense est tracée sur ses cartes : l'artillerie de siège marche sur Riga ; à cette ville forte s'appuiera la gauche de l'armée ; puis à Dünabourg et à Polotsk elle va garder une défensive menaçante. Vitepsk, si facile à fortifier, et ses hauteurs boisées serviront de camp retranché au centre. De là, jusqu'au sud, la Bérézina et ses marais, que couvre le Borysthène, n'offrent pour passages que quelques défilés ; peu de temps y suffiront. Plus loin, Bobmisk marque la droite de cette grande ligne, et l'ordre est donné de se saisir de cette forteresse. Quant au reste, on compte sur l'insurrection des provinces populeuses du sud : elles aideront Schwartzenberg à chasser Tormasof, et l'armée s'accroîtra de leurs nombreux cosaques. Un des plus grands propriétaires de ces provinces, un seigneur, en qui tout, jusqu'à l'extérieur, est distingué, est accouru se joindre aux libérateurs de sa patrie. C'est lui que l'Empereur désigne pour commander cette insurrection.

Dans cette position, rien ne manquera : la Courlande nourrira Macdonald ; la Samogitie, Oudinot ; les plaines fertiles de Klubokoé, l'Empereur ; les provinces du sud feront le reste.

D'ailleurs, le grand magasin de l'armée est à Dant-

zig, ses grands entrepôts à Vilna et à Minsk. Ainsi l'armée se trouvera liée au sol qu'elle vient d'affranchir ; et sur cette terre, fleuve, marais, productions, habitants, tout est d'accord pour se défendre » (1).

L'Empereur ne se bornait pas à ces plans de cabinet ; à cheval, on le voyait galoper autour de Vitepsk pour prendre ses dispositions de quartiers d'hiver ; il faisait agrandir la place du palais, embellir la ville et même l'on songeait à faire venir des actrices de Paris pour passer gaiement les longues soirées de l'hiver polonais. Malgré toute l'activité de ces occupations, l'Empereur ne pouvait chasser de son esprit la vision de Moscou vaincue : il la fuyait sans cesse, mais, comme un taon furieux, l'affolante vision ne cessait de le tourmenter. Il erre par moment à travers les salles du palais sous l'étreinte de la tentation. Parfois il tombe comme épuisé par cette lutte où son esprit se débat sans arrêt, il se couche sur le lit de camp dressé dans sa chambre. Mais, dans l'immobilité de sa couchette, le fantôme de la ville sainte ne le quitte plus, et le corps au repos, l'âme est envahie de toutes parts et à tout instant par l'accablant mirage. Où est la vérité ? Rester ou partir ? Vaincre de suite ou vaincre demain ?

Cependant l'armée, la Grande-Armée, au milieu des campements mal aménagés de Vitepsk, était envahie de mille maux, mesquins peut-être, mais qui l'assaillaient sans répit comme les symboliques sauterelles de l'Écriture. La Lithuanie d'abord offrait peu de ressources pour nourrir un si gigantesque organisme. Et puis dans les huttes souvent malpropres des pay-

(1) *La campagne de Russie*, par le général comte de Ségur.

sans, le soldat était bientôt la proie des maladies qui ravageaient à leur aise et terrassaient sans compter les vieux survivants des guerres impériales ou les jeunes recrues de la dernière conscription.

Déjà l'armée fondait sous la morsure du soleil de juillet comme si elle eût été de glace. Les hôpitaux manquaient ; les moulins mal défendus avaient été emportés par les Russes ; on n'avait plus le temps de convertir la farine en pain. « La chair des animaux, l'eau marécageuse furent souvent la seule nourriture du soldat, dit M. de Chambray ». Ajoutez à cela les ardeurs d'un soleil en courroux, réveillant l'insalubrité fiévreuse des marais.

En face de cet état de choses, Napoléon était de plus en plus préoccupé : une Erinny vengeresse lui disait : « Marche, marche ! Veux-tu donc t'embourber définitivement parmi la vase de ces marais ! » On peut croire cependant que, s'il avait voulu, il eût pu remédier par une organisation plus suivie à des atteintes qui étaient plus superficielles que profondes. Mais son esprit se plaisait, à son insu, à lui exagérer le mauvais état de son armée. Déjà il cédait peu à peu à son mauvais génie. Il reculait maintenant plein d'hésitations. Parfois il se résolvait même à étudier la question. Un grand coup d'épée et la Russie est vaincue ! se disait-il. Un grand coup d'épée ! Oui, cela le connaissait, lui, l'homme d'Iéna, l'homme d'Austerlitz. Tandis que rester à batailler dans la boue, miné par la famine d'un interminable hiver, non, il ne connaissait pas cette misérable tactique !

Du jour où Napoléon voulut discuter avec son cauchemar funeste, ce fut fini : il capitula. Il se vit vain-

queur au milieu de la gloire de la vieille cité russe abattue à ses pieds comme un tapis de pourpre impériale : Moscou la Ville sainte ! Moscou la Vierge ! Moscou la Mystérieuse ! Moscou l'Orientale ! Moscou ! Moscou ! L'écho de ce nom magique devait redire Waterloo. L'empereur venait de signer la fin de l'empire et par là même aussi la fin de la Pologne. O ombre de Charles XII, que ne puis-tu apparaître devant lui en ce jour funeste et lui crier : Pultava !

L'entourage de l'Empereur fut loin d'accepter la chose facilement. Pendant huit heures consécutives, le conseil discuta. Napoléon tenait ferme et répondait sans se déconcerter aux objections. Le nom de Moscou le grise encore d'ailleurs et il le répète à satiété ; Smolensk, dit-il, allons au moins jusqu'à Smolensk, la clé des deux routes de Saint-Petersbourg et de Moscou !... s'il le faut, j'irai chercher jusqu'à la ville sainte cette bataille et je la gagnerai. La paix m'attend aux portes de Moscou... D'ailleurs Moscou hait Pétersbourg et je profiterai de cette rivalité !

Peu satisfait de la sage opposition de son conseil, il en appelle à l'armée. Là, il trouva naturellement un écho à son enthousiasme : le soldat obéit, il ne discute pas ; il aime la gloire, il ne pèse pas le pour et le contre du diplomate. Il faut ajouter que cet immense inconnu plein de mystère attirait l'armée comme le vertige du gouffre attire du sein des profondeurs. Ces géants aimaient les entreprises géantes. Il gagna donc son procès devant ses soldats et le départ fut résolu.

Le 10 août, l'ordre de marche fut donné ; le 15 apparaissait Krasnoë, ville de planches et de bois : elle est prise bientôt et le Russe Mewerwskoi, par une retraite de lion,

court se mettre à l'abri derrière les remparts de Smolensk. Smolensk ! Un instant on crut que Barclay et Bagration allaient livrer sous les murs de cette ville la décisive bataille où le sort de la Russie allait être mis en jeu. Mais ils disparurent au grand désespoir de Napoléon. La célèbre tactique de Fabius Cunctator allait porter de redoutables fruits. Murat et l'empereur eurent, paraît-il, une dernière altercation au sujet de la campagne : Arrêtons-nous ; il en est encore temps. Il reprocha à Napoléon de ne voir que Moscou et que cette Moscou les perdrait. Il sortit plein de tristesse de cet entretien. Napoléon cependant avait décidé de donner l'assaut général de la ville. L'aspect des imposantes fortifications de Smolensk pouvait faire penser à une chaude journée. Une muraille haute de trente pieds et profonde de dix-huit, ceignait la ville de son corset de pierre. Deux portes seulement y donnaient accès. Vingt-neuf tours de différentes dimensions, les unes carrées, les autres rondes, accolées à intervalles inégaux le long des fortifications, semblaient de formidables pieux qui soutenaient les remparts. Une couronne de créneaux et une ceinture de vieux fossés renforcés de glacis et de chemins couverts, d'ailleurs en délabre, achevaient la défense de la place. A droite, en regardant la ville, par le chemin de Krasnoë, surgissait la citadelle, sorte de polygone régulier dont les bastions de terre, interrompaient la continuité des remparts. « La place ne possédait qu'une cinquantaine de bouches à feu en fonte et de mauvais état » (1). « Vers 2 heures de l'après-midi, raconte Abel Hugo

(1) Abel Hugo.

dans la *France militaire*, Napoléon ordonna d'attaquer sur toute la ligne. Le roi Murat rejeta bientôt la cavalerie ennemie dans la place, et le prince Poniatowski, marchant par sa droite, vint s'appuyer au Dniéper. Sur ce point était un plateau élevé, très rapproché du fleuve ; on y établit une batterie de soixante bouches à feu, avec laquelle on tira sur les masses de troupes qui se montraient sur la rive opposée, et sur le grand pont, pour tenter de le détruire ou d'en gêner le passage. Les troupes russes se mirent hors de portée. On cessa alors de tirer sur le pont pour riposter à une batterie que Barklay venait de faire placer sur la rive droite, et dont le feu incommodait les Français. Le corps de Poniatowski contraignit bientôt les Russes à se borner à la défense des chemins couverts et des murailles. Sur la gauche, devant la citadelle, le combat, quoique opiniâtre, n'amenait aucun résultat. Les Russes se maintenaient dans leurs positions.

Le premier corps, placé devant les faubourgs qui se trouvent de chaque côté de la porte de Krasnoë, était chargé de les enlever. Malgré la vigoureuse défense de l'ennemi, Davoust s'en empara après trois heures de combat. Ses troupes franchirent sur plusieurs points du glacis, les chemins couverts et les fossés ». Cependant, malgré l'impétuosité de ces vagues d'hommes et de chevaux surmontées d'une mortelle écume de mitraille, les Russes tenaient bon. Et à mesure que le flot humain se retirait avant de revenir en houle plus furieuse, les troupes russes réoccupaient l'espace pour s'y fortifier de nouveau. L'Empereur voulut tourner les murailles et fit avancer 36 bouches à feu. La grêle de la mousqueterie russe gênait fort cette batterie qui,

trop faible ne peut entamer le roc de la muraille. La batterie fut obligée de se retirer. Mais une autre batterie établie dans le prolongement du chemin couvert fatiguait d'avantage l'ennemi. Des bombes lancées dans la ville mirent le feu à quelques maisons. Alors dans cette nuit étoilée d'août on vit surgir des lueurs étranges, puis une flamme plus hardie lécha les toits et jeta sur la ville russe une clarté fantastique : bientôt quatre, cinq, six foyers s'élevèrent de toutes parts et les gerbes de feu, secouant leurs étincelles comme des torches géantes, se réunirent peu à peu en un grandiose faisceau, tandis qu'une âcre odeur de fumée saisissait à la gorge les combattants. Napoléon, assis devant sa tente, regardait en silence ce spectacle digne de lui, tandis que l'incendie tordait dans le ciel sa chevelure éblouissante au milieu des crépitements de la bataille.

Vers une heure du matin, Barklay quitta Smolensk avec les troupes russes et à la dérobée. Lorsque, vers 2 heures du matin, quelques grenadiers qui étaient montés à l'assaut entrèrent dans la ville, ils la trouvèrent complètement déserte et évacuée. « Smolensk recon nue et ses portes déblayées, l'armée entra dans ses murs. Elle traversa ces décombres fumants et ensanglantés, avec son ordre, sa musique guerrière, et sa pompe accoutumés, triomphante sur ces ruines désertes, et n'ayant qu'elle-même pour témoin de sa gloire ! Spectacle sans spectateurs, victoire presque sans fruit, gloire sanglante, dont la fumée qui nous environnait et qui semblait être notre seule conquête, n'était qu'un trop fidèle emblème » (1).

(1) *La campagne de Russie*, par le général comte de Ségur.

Mais il est temps d'arrêter ici la majesté superbe de ces souvenirs glorieux, qui malheureusement devaient être le prélude d'une des plus grandes débâcles de l'histoire. Quelques mois, et les débris informes de la Grande-Armée allaient reprendre de nouveau cette route jalonnée de cadavres en putréfaction. Hélas ! tel est le retour des gloires fondées seulement sur l'ambition :

Demain, c'est le cheval qui s'abat blanc d'écume,  
Demain, ô conquérant, c'est Moscou qui s'allume,  
La nuit, comme un flambeau.  
C'est notre vieille garde au loin jonchant la plaine.  
Demain, c'est Waterloo ! demain, c'est Sainte-Hélène.  
Demain, c'est le tombeau ! (1)

Et lorsque l'Empereur fuyait vers Paris dans sa troïka échevelée, à quoi devait-il penser, ce géant vaincu, en traversant les déserts couverts de neige de l'Allemagne du Nord sous ce ciel d'un éternel gris sépulcral. Derrière lui il laissait la Grande-Armée en déroute. Pour la première fois il fuyait !

Qui me rendra ma formidable armée ?...  
Quoi ! c'était une armée et ce n'est plus qu'une ombre !  
Ils se sont bien battus, de l'aube à la nuit sombre  
Dans le cercle fatal ardents à se presser.  
Les noirs linceuls des nuits à l'horizon se posent.  
Les braves ont fini. Maintenant ils se reposent  
Et les corbeaux vont commencer ! (2)

Une lourde responsabilité allait désormais peser d'un poids terrible sur le front de l'Empereur déchu. Qu'avait-il fait de cette France pour le bonheur de laquelle Dieu avait permis qu'il montât sur un trône ?

(1) *Napoléon II*, Victor Hugo.

(2) Victor Hugo, *Les Orientales*.

Qu'avait-il fait de ces milliers de soldats, de ces âmes françaises qu'il avait donnés en pâture à la mitraille, et dans quel but ? Qu'avait-il fait surtout des causes saintes dont Dieu l'avait créé l'arbitre ? Et puisque c'est le sujet qui nous occupe surtout ici, qu'avait-il fait de cette sœur Pologne qui avait sacrifié sans compter la fleur de sa jeunesse et de ses guerriers à son service ? Il aurait pu éclipser le nom de Charlemagne : il n'est resté qu'un conquérant dont l'ambition perdit le génie. Mais silence ! Dieu a pardonné au repentir de Sainte-Hélène.

Il n'empêche que nous, Français du xx<sup>e</sup> siècle, Français d'aujourd'hui, nous sommes les héritiers de la lourde dette d'honneur qu'il nous a léguée. Le sang de plus de cent mille Polonais tombés sur les champs de bataille à notre service n'est-il rien dans la balance de l'histoire ? Et pour reprendre ici le cri éloquent d'un grand patriote : « La Pologne, ma patrie, n'a-t-elle donc pas droit à votre secours ? »





---

## DEUXIÈME PARTIE

---

# LE POLONISME

---

### CHAPITRE PREMIER

#### Le Romantisme politique et sa réaction

---

Nous avons esquissé l'histoire de la Pologne, son histoire active, en soulignant cette attraction magnétique qui n'a cessé de s'accroître et qui attire insensiblement l'âme française et l'âme polonaise. « Mais, dira-t-on, il est dangereux d'avoir en politique un faux sentimentalisme : ceci était hier ; les situations des nations ont été largement bouleversées dans l'équilibre européen. Avant tout, il faut vivre avec le présent en vue de l'avenir ! » C'est justement pour jeter un aperçu sur l'histoire politique de la Pologne après son annexion, son histoire passive à proprement parler, et montrer où en est ce qu'on a appelé la question polonaise, et le rôle qu'elle est destinée à jouer dans les événements actuels, qu'il est nécessaire d'intercaler ici quelques chapitres importants.

Tout d'abord, après la déclaration du Tsar, il est inutile maintenant de démontrer l'existence de la question polonaise : les paroles du généralissime russe en restent le plus éloquent et éclatant témoignage.

Dans la première période qui suivit les différents partages du pays, les Polonais essayèrent plusieurs fois de se relever par la révolte : chaque fois ils retombèrent et disjoignirent davantage leurs énergies. Les répressions furent sans pitié. La dernière tentative de révolte fut celle de 1863-64 : on la crut en Europe la débâcle finale du polonisme. A vrai dire, elle devait être le point de départ d'une nouvelle et beaucoup plus fructueuse politique. Ces tentatives armées s'inspiraient en effet d'une politique idéaliste et manquant complètement de bases pratiques, qu'on a désignée sous le nom de « Romantisme politique. » M. Dmowski, dont on ne peut que s'inspirer dans une telle question, le définit en ces termes : « C'était la foi dans la possibilité de faire prévaloir ses droits légitimes en les défendant devant l'opinion impartiale de l'Europe, l'habitude de désigner des faits historiques par les termes « d'injustices » ou de « crimes » ; c'était la confiance dans le triomphe final de la « juste cause » et par là même une tendance à ne pas compter avec la direction réelle des forces dans la vie internationale, comme si ce n'était pas de la résultante de ces forces que dépend le succès de toute entreprise. » Aussi, après la chute complète de cette naïve et généreuse politique, s'éleva sur les débris du romantisme une réaction violente qui prit l'exact contrepied de ce système avec une rigueur poussée jusqu'à la partialité. Les deux filles de cette réaction furent la tendance

dite « le positivisme de Varsovie » et la nouvelle politique des « ententistes. »

Le positivisme de Varsovie naquit au sein de la bourgeoisie industrielle du Royaume.

Ce n'était point d'ailleurs une politique, mais un conflit d'idées mené au nom du développement économique et de la civilisation contre le Romantisme et ses auteurs : les nobles. « Ils luttèrent contre les idées de la noblesse, contre les traditions du passé, contre le cléricanisme, même contre la religion, au nom de la libre pensée, de la science moderne, du progrès, des principes démocratiques ».

En face du courant du bourgeoisisme polonais, naquit parmi la noblesse même, de la haute aristocratie surtout, une politique inspirée des principes de conciliation. Son but était de faire pression auprès des cours des états copartageants pour obtenir d'eux une renaissance des libertés polonaises ou tout au moins des adoucissements au régime de terre conquise dont on encerclait la Pologne. Cette politique de compromis devait successivement échouer et aboutir à une déroute complète en Russie et en Allemagne : elle ne porta des fruits qu'en Autriche où le gouvernement s'était montré plus conciliant.

Le grand mouvement national populaire devait sortir d'une autre source.

Cependant l'abandon complet du Romantisme politique était une phase importante dans l'ensemble de la politique polonaise : désormais on allait travailler plus pratiquement et avec des bases solides.

## CHAPITRE II

## Le Panpolonisme

La noblesse avait été la première à solliciter auprès du gouvernement russe l'abolition de la corvée chez les paysans et la faculté pour eux d'acquérir des terres : elle comprenait, en effet, que la nation pour devenir tout entière consciente de ses droits et de ses devoirs avait besoin de relever la condition presque médiévale d'ignorance et de fausse tutelle d'une grande partie de ses citoyens : les habitants des campagnes.

Après l'insurrection de 1863-64, en face de l'attitude indifférente ou même hostile des paysans vis-à-vis de l'insurrection noble et patriotique, le gouvernement voulut profiter de l'antagonisme entre « seigneurs » et paysans pour russifier le Royaume. Il envoya donc des agents aux idées démocratiques, très radicales pour accomplir sa réforme agraire et la faire tourner en faveur de l'œuvre de dépolonisation au détriment de l'aristocratie des grands propriétaires du pays qui jusqu'ici avait été l'âme du nationalisme polonais.

Le premier résultat de cette manœuvre politique fut le relèvement complet de la classe paysanne. Ce relèvement fut rapide : le tableau ci-après que fait

M. Dmowski du paysan polonais nous en montre la cause : « C'est seulement dans les conditions modernes de la vie que le paysan polonais a mis en lumière toutes ses qualités qui constituent aujourd'hui la principale force de la Pologne dans la lourde lutte qu'elle soutient pour son existence nationale. Il est passionnément attaché à la terre ; son but principal est d'en acquérir quand il n'en possède pas, et, quand il en possède, d'augmenter son avoir. Il a peu de besoins, se montre économe ; en même temps, il recherche volontiers l'instruction et ne repousse pas le progrès en agriculture quand on lui en montre les avantages ; il a rapidement conquis sa place dans la vie sociale du pays. Avant tout, une partie de la grande propriété commença, dans toutes les parties de la Pologne, à passer rapidement par voie de colonisation entre les mains des paysans : les uns augmentaient leurs domaines à l'aide du profit de la terre qu'ils possédaient déjà ; d'autres, n'en possédant pas, allaient travailler et s'enrichir dans les centres industriels du pays lui-même ou bien encore en Allemagne et en Amérique, afin de revenir ensuite acheter de la terre avec leurs économies. Puis, dans leurs travaux de culture, ils prenaient modèle sur la grande propriété, ou bien ils s'inspiraient de ce qu'ils avaient observé dans leur voyage en Occident ; et, enfin, ils trouvaient une aide dans l'instruction qui s'était accrue. C'est ainsi que la culture des terres appartenant aux paysans a fait, dans ces derniers temps surtout, des progrès vraiment surprenants. Les sociétés coopératives, les associations de crédit, d'alimentation, les cercles agricoles, d'abord dans la Pologne prussienne, ensuite en Gali-

cie, et plus récemment, depuis que les lois le permettent, dans le royaume de Pologne, se sont rapidement multipliés. »

Le relèvement matériel de la classe paysanne venait de s'effectuer, le relèvement intellectuel n'allait pas tarder à suivre : en Prusse et en Autriche, quoique avec des conditions éminemment différentes il fut facilité par les écoles primaires sous l'impulsion des classes éclairées, d'autant que le paysan polonais montre beaucoup d'empressement à s'instruire. Dans le royaume, la réforme rencontra des obstacles qui la rendirent plus lente : ils provenaient du caractère gouvernemental de l'enseignement primaire russe. Aussi, fut-ce clandestinement, par des publications, des sociétés et des cercles secrets que l'instruction populaire polonaise s'y développa. Elle arriva peu à peu cependant aux résultats les plus satisfaisants. Les fruits de cette instruction populaire dans les trois tronçons de l'ancienne Pologne eurent comme résultat de faire entrer les paysans dans la vie politique du pays. En Prusse, paysans, aristocratie et clergé firent cause commune contre le Kulturkampf.

En Galicie, l'entrée des paysans dans la politique donna lieu d'abord à une violente lutte de classes : antagonisme « excité et aggravé par des chefs de parti aux idées étroites. » Actuellement l'union se refait et le calme renaît grâce à la place acquise par le peuple.

Dans le royaume, la défiance entre noblesse et peuple, qu'avait à dessein accentuée le gouvernement, se dissipa peu à peu sous l'influence de l'active propagande d'instruction populaire où les fils des grands propriétaires prirent eux-mêmes une part active.

Bientôt sous la conduite du journal national et clandestin « le Polak » (le Polonais), les paysans patriotes commencèrent une lutte serrée, pied à pied, pour leurs libertés nationales. Il s'en suivit une crise avec le gouvernement qui ne fit qu'accentuer le mouvement.

Les promoteurs de ce mouvement intimement national du relèvement des classes inférieures sous l'inspiration de l'élite du pays — idée contenue d'ailleurs dans le romantisme politique — furent des créateurs de la nouvelle politique actuelle polonaise. Dans la revue qu'ils dirigeaient — « la Revue Panpolonique » — ils discutèrent les fondements d'une politique toute pratique en complète opposition avec les idées générales, faussement idéalistes de l'ancien romantisme. S'appuyant sur ce principe brutal que : « dans les relations internationales il n'y a pas de bon droit, il n'y a pas de tort : il n'y a que force et faiblesse », ils montrèrent que, dans les conditions critiques que traversait la nation polonaise plus que dans toutes autres, chaque citoyen devait être un lutteur, un soldat, un franc-tireur politique ; qu'il fallait employer le système désespéré, mais souvent efficace des guérillas sans répit et non se borner à un désespoir et à des regrets platoniques en se répétant et en prouvant à l'univers que l'on était de nobles et malheureuses victimes de l'arbitraire le plus éhonté.

Les ententistes et les socialistes tâchèrent de s'opposer à ce nouveau courant : les premiers disaient que la nation polonaise était trop faible pour lutter ainsi avec les gouvernements copartageants, qu'il fallait au contraire tâcher de faire un compromis et de s'accorder avec eux. Nous avons vu plus haut les résultats de ce système.

Quant aux socialistes, ils s'en tenaient à la révolution sociale (ce qui n'était guère fait pour avancer la question polonaise dans un sens pratique!) ou aux principes caduques de quelque insurrection romantique.

L'opposition fut âpre, et le panpolonisme, avant de remporter une victoire décisive, dut lutter dans une polémique ardente avec ses adversaires. Aujourd'hui il est devenu le parti national: aux trois Doumas il représenta l'âme vibrante et forte de la politique polonaise et c'est à lui maintenant à qui revient la direction générale de cette politique.



### CHAPITRE III

## Une Mer qui monte

#### 1° La naissance du germanisme.

Au xvii<sup>e</sup> siècle, alors que l'empire d'Allemagne gravitait avec ses trois cent quarante-cinq principautés autour de l'orbe de l'Autriche, l'Etat prussien ne se distinguait à peine parmi ses voisins que par un peu plus de célébrité et d'étendue. Une famille, les Hohenzollern, groupait sous son autorité trois tronçons disjoints de domaines tout différents: la Prusse, pays des anciens Borusses, pays de sables et de marais au milieu desquels s'arrondissaient de gros villages décorés du nom de villes; le Brandebourg, sorte de gentilâtre d'état qui, avec une capitale de bois de 40.000 habitants à peine, portait fièrement le titre d'électorat; à l'ouest enfin, quelques domaines sur le Weser grappillés habilement surtout au cours de la guerre de Trente ans.

Au xviii<sup>e</sup> siècle, Frédéric I<sup>er</sup> (1701-1713) acheta fort cher pour cet hétéroclite domaine une couronne royale. Macaulay dit de lui: « En présence des autres têtes couronnées de l'Europe il faisait à peu de chose près la même figure que ferait un nabab ou un commissaire

de guerre, après avoir acheté un titre, s'il se trouvait en compagnie des pairs dont les ancêtres auraient été poursuivis par les Plantagenets... L'électeur de Saxe refusa d'abord de reconnaître la nouvelle majesté ; Louis XIV regarda de haut en bas le roi son frère, avec des airs peu différents de ceux que le comte prend, dans la comédie de Molière, quand il regarde M. Jourdain ; l'Autriche exigeait de larges sacrifices en retour de l'honneur d'être reconnu par elle et ne finit par l'accorder que de mauvaise grâce. » Le deuxième roi de Prusse, Guillaume I<sup>er</sup>, mérita d'être appelé dans l'histoire le roi-sergent. C'est lui qui créa et organisa le caporalisme prussien. « Tous les sujets sont nés pour les armes et obligés au régiment dans le district duquel ils sont nés », disait un de ses règlements.

Le jour où « il eut le bonheur d'avoir le malheur de perdre son père » comme il dit lui-même, Frédéric II dit le Grand se servit sans arrêt des imposantes forces militaires que lui avait léguées le roi-sergent : ce dernier, en 1722, écrivait à son fils : « L'électeur Frédéric-Guillaume a donné à notre maison le développement et la prospérité, mon père a acquis la dignité royale ; moi j'ai mis le pays et l'armée en état. A vous, mon cher fils, de nous maintenir ce qui est et de nous procurer les pays qui nous appartiennent, de par Dieu et de par notre droit. » Cette parole est profonde dans sa naïve simplicité : c'est un panorama de toute la politique prussienne : quant aux pays qui appartenaient aux Hohenzollern « de par Dieu et de par leur droit », ç'aurait été la Silésie, arrachée du flanc de l'Autriche ; les provinces martyres de l'héroïque Pologne ; l'Alsace et la Lorraine françaises... ! ces trois derniers pays

complètement antiprussiens et antiallemands. A la fin de son règne, Frédéric II avait homogénéisé et agrandi la Prusse : celle-ci reconnaissante à bon droit lui décerna le titre de « grand ».

Ce fut de l'anéantissement de la Pologne à son profit que naquit véritablement le royaume de Prusse, qui lui-même allait être le créateur et le porte-flambeau du germanisme actuel. Avec la perspective historique que prennent d'un peu loin les événements, la chose apparaît clairement.

En 1417, un des nombreux burgraves allemands, Frédéric de Hohenzollern, obtient de l'empereur Sigismond pour prix de ses services la marche électorale de Brandebourg : Frédéric devient donc un principicule : l'un des moindres cependant.

Au xvi<sup>e</sup> siècle, un cadet des Hohenzollern, Albert de Brandebourg, grand maître de l'Ordre teutonique, sécularise, à son profit, le pays des Borusses, antique apanage des chevaliers du Porte-Glaive, et s'intronise duc séculier de Prusse : les chevaliers Porte-Glaive étaient sous la suzeraineté du roi de Pologne. Malgré ses efforts, Albert ne put s'en affranchir.

En 1618, la petite-fille du duc de Prusse Albert amène, par son mariage avec l'électeur de Brandebourg, Jean-Sigismond, la réunion de la Prusse et du Brandebourg.

En 1660, l'état de Prusse-Brandebourg s'affranchit enfin de la suzeraineté de la Pologne. A partir de ce moment, les Polonais vont trouver dans leur ancienne vassale leur principale et plus acharnée ennemie. A vrai dire, tout cela fait un peu penser à la guerre de Cent ans chez nous, avec cette différence que les Polo-

nais devaient perdre la partie alors que nous l'avons miraculeusement gagnée.

Tandis que la Pologne dépense ses meilleures énergies en disputes intestines et dangereusement puérides, la Prusse s'organise sans bruit, devient royaume, devient état militaire ; tout à coup, la Pologne s'aperçoit de sa situation désespérée, il n'était malheureusement plus temps ; et sur les ruines fumantes de la république slave, Frédéric II pose les premières pierres du germanisme.

Napoléon servit à son insu la cause des Hohenzollern en abaissant l'Autriche. Le Fürstenbund fait par Frédéric II contre la maison d'Autriche contenait l'idée de l'empire futur : la confédération germanique créée par Napoléon en est l'esquisse prophétique. Enfin, avec les derniers partages de la Pologne (1795), Frédéric-Guillaume II avait fait de la Prusse un puissant état non seulement allemand, mais déjà européen.

## 2<sup>o</sup> Du germanisme au pangermanisme.

La confédération germanique de 1813, œuvre bâtarde et de transition, réunissait 39 états sous la présidence de l'Autriche ; le titre d'empereur d'Allemagne était tombé au panier, laissant dans l'empire un manque évident de cohésion. D'ailleurs, la Prusse n'aurait plus supporté un nouvel empereur autrichien. Il y avait beau temps que le roi de Prusse ne baisait plus les mains du kaiser d'Autriche pour le remercier d'avoir bien voulu le créer majesté ! Dans la confédération germanique, le roi de Prusse ne craignait plus de regarder en face l'ancien chef du Saint-Empire ; la balance des peuples jouait peu à peu et tandis que Vienne, la vieille

capitale du monde allemand, perdait de plus en plus de son influence et de son prestige, Berlin-la-Neuve surgissait pleine d'une vie concentrée et active, pleine d'ambition dans sa force nouvelle.

Cet antagonisme grandissait toujours : « Les tentatives essayées en 1848 pour former l'unité allemande n'avaient pu aboutir ; l'antagonisme entre l'Autriche et la Prusse en avaient empêché la réalisation. Cette hostilité s'accrut à la suite de la campagne de 1859, où l'Autriche reprochait à sa rivale de l'avoir abandonnée. Il était manifeste que la lutte devait éclater et ne se terminer que par le triomphe de l'une ou de l'autre puissance » (1).

Par ses réformes libérales, François-Joseph s'était acquis une grande popularité ; il voulut la mettre à profit pour réorganiser l'unité en Allemagne, à l'instar de l'ancienne constitution germanique impériale ; sous le nom de « National-Verein », il proposait une association générale aux princes allemands et les convoquait à Francfort. Le moment semblait d'autant mieux choisi que, par son attitude pendant la guerre d'Italie, la Prusse avait mécontenté les Etats allemands. A la convocation de François-Joseph, la Prusse opposa un refus formel de se rendre à Francfort et resta en dehors du mouvement. Des difficultés inattendues vinrent empêcher de rien conclure (1863) et l'on se sépara sans avoir rien changé.

Cependant Guillaume I<sup>er</sup>, flanqué de de Moltke et de Bismarck, organisait solidement la Prusse : Sadowa amena le traité de Prague (1866). Moralement l'Autri-

1) J. Bernard, *Histoire moderne*.

che avouait sa défaite et la Prusse prenait la place abandonnée par elle. L'affaire du Luxembourg humiliait la politique française : partout le germanisme prussien triomphait, il aspirait pourtant à monter plus haut encore.

### 3° La victoire du pangermanisme.

« C'est la journée de Sedan qui a rendu à l'Allemagne son ancien rôle... ; à Sedan, elle se sentit redevenue la première de l'Europe » (1) ; Sedan, c'est la défaite de la France et l'anéantissement des derniers espoirs de la Pologne : « Les défaites de la France ont fait saigner les cœurs sur les bords de la Vistule autant que sur ceux de la Seine. Son écrasement final fut, pour les Polonais, un coup mortel, un coup qui tuait le dernier espoir. La nation comprit qu'elle ne pouvait plus compter que sur elle-même, qu'elle ne devait plus tendre qu'à ce qu'elle pouvait atteindre par ses propres forces » (1) ; 1870 est le début d'une nouvelle phase dans l'histoire de la Prusse unie maintenant à celle de l'Allemagne : c'est l'œuvre du pangermanisme.

La race germanique, par son humeur conquérante, par ses aptitudes à s'acclimater, surtout, enfin, par l'accroissement extraordinaire de sa population, va déborder peu à peu sur la vieille Europe. Elle se faufile auprès des gouvernements, asservira les uns comme l'Autriche, et même la Russie pendant une certaine période, flattera les autres comme l'Italie, menacera les troisièmes comme la France. Un programme gigantesque... nous aimerions à dire « kolos-

(1) Dmowski, *la Question polonaise*.

sal » surgissait dans l'âme ravie des germanophiles. « L'imagination des partisans enthousiastes du pangermanisme, qui devançant peut-être d'un peu trop loin la pensée des hommes d'état de Berlin au point d'avoir déjà dans leurs plans englobé toute l'Autriche, courait à bride abattue à travers des possessions allemandes ininterrompues depuis Berlin jusqu'au golfe Persique et à Téhéran, ils entouraient la Russie à l'ouest et au sud, depuis la mer Baltique jusqu'à l'Asie centrale, de la frontière au demi-cercle de l'empire allemand, et en même temps ils menaçaient l'Angleterre en Egypte et dans les Indes Orientales » (1). Certes, le cabinet de Berlin restait sagement en arrière de cet éblouissant programme qui surgissait dans les cervelles nébuleuses des indigènes de l'Empire comme ces mirages tentateurs dont la fiction transporte de joie et d'espoir le voyageur du désert. Cependant, il travaillait sans relâche par une politique pratique et insinuante à coloniser l'Europe et surtout la Turquie. Les Allemands nationalisés dans les différents pays lui facilitaient cette tâche. L'âme tenace de l'Allemand ne perd jamais l'idée de la mère patrie. Même affublé du titre régularisé de « Français », de « Russe », de « Turc », l'allemand reste toujours et avant tout allemand. En cela, il rappelle la race juive. D'où la puissance de l'espionnage, d'où la puissance de la colonisation au profit de la métropole.

Depuis 1879, l'Autriche suivait facilement et de plus en plus le sillage de la politique de Berlin : la population en majorité allemande du pays l'y poussait.

(1) Dmowski, *la Question polonaise*.

Cependant la fureur colonisatrice extraeuropéenne de l'Allemagne allait déchaîner sur elle la plus formidable puissance maritime de l'heure actuelle, l'Angleterre. L'Allemagne ne s'effraya point : elle travailla à son armée et à sa flotte et, confiante dans l'avenir, attendit les événements sans arrêter sa politique conquérante, en particulier vers le grand commerce et les colonies. Tout cela devait fatalement nous mener au conflit de 1914.

Si on y réfléchit quelque peu, on se rend facilement compte que la question polonaise est à l'origine de tout cela, bien plus, que c'est peut-être la clé de voûte du nouvel édifice que la guerre va rétablir en Europe. La Prusse ne s'est formée qu'au détriment et avec les morceaux de la Pologne, et l'anéantissement final de cette dernière a enlevé un contrepoids d'une importance capitale dans l'équilibre européen. La véritable ennemie héréditaire de la Prusse n'est pas la France, mais bien plutôt la Pologne.

Leurs deux intérêts n'offrent pas de conciliation : de même que, pendant la guerre de Cent ans, Français et Anglais ne pouvaient concilier une politique qui tendait à l'anéantissement du parti adverse. Au fond, la Pologne est très « Occidentale » par sa religion et sa civilisation, on l'a appelé une sentinelle avancée du monde latin : c'est un peu vrai dans toute son histoire. Sa politique a toujours soutenu l'intérêt des nations de l'ouest européen en luttant contre les Tartares, les Turcs et le Moscovisme : aujourd'hui son rétablissement serait un des meilleurs gages de sûreté contre le germanisme.

Voici, en terminant ces quelques pages dont le lecteur

français pourra sentir toute l'importance, comment M. Dmowski résume la question polonaise à l'heure actuelle, il éclaire bien des situations et dissipe bien des préjugés : « Le principal danger qui menace l'existence nationale de la Pologne réside dans l'accroissement disproportionné de la puissance allemande sous la direction de la Prusse et dans le progrès de la conquête pacifique allemande à l'est. Seule la nation polonaise est capable d'écarter ce danger, d'arrêter la marche du flot allemand. Mais elle n'y parviendra que par un travail intensif dans tous les domaines de l'activité humaine ; elle doit développer ses forces nationales pour qu'elles puissent se mesurer avec les forces du pangermanisme. Le terrain naturel de ce développement et de ce travail est le royaume de Pologne même, ils sont rendus impossibles par la politique russe, politique qui n'est que l'imitation maladroite de la politique anti-polonaise de la Prusse ; elle ne trouve rien qui la justifie dans les intérêts de la Russie elle-même, ni dans les desseins qu'elle peut se proposer de poursuivre en Pologne. Son seul résultat, c'est de profiter à l'Allemagne et de préparer la domination allemande dans toute l'Europe orientale.

« Renverser ce système politique russe, obtenir un changement radical dans les rapports de la Russie avec les Polonais, est donc non seulement l'intérêt de la nation polonaise, mais celui de tous les peuples menacés par la conquête allemande, et par là même également l'intérêt de la Russie elle-même ». Voilà donc qui nous intéresse directement aussi, nous, Français : ne l'oublions pas en ces heures critiques où nos frères polonais souffrent si atrocement.



## TROISIÈME PARTIE

---

# AU MILIEU DE LA TOURMENTE !

---

### CHAPITRE PREMIER

### Prophètes et Politiques

« Va ! ta foi t'a sauvé ! »

ÉVANGILE.

Dans la revue mensuelle de *l'Idéal* de septembre 1911, a paru, sous la signature de « Yan d'Or », le curieux article suivant. Je le cite en entier pour montrer combien la prophétie qu'il rapporte se réalise d'une manière étrangement précise à l'heure actuelle :

« Une des prophéties qu'on se répète mystérieusement sous l'humble chaume comme dans les plus riches demeures est celle du bienheureux Bobola. André Bobola, martyr de la Compagnie de Jésus, fut mis à mort par les Cosaques, dans un des plus épouvantables supplices que relate l'histoire. Avec la Vierge Marie, la Madone de Czenstokowa, dont on a fêté, en

1910, le couronnement solennel, c'est un des principaux patrons de l'indépendance polonaise. Or il a fait, en 1819, dans une apparition à un dominicain, le Père Korzeniecki, de Vilna, une prophétie célèbre.

« Il lui montra une plaine immense, en lui disant : « La plaine qui se déroule devant vous, c'est le territoire de Pinsk où j'ai eu la gloire de souffrir pour la foi de Jésus-Christ ». Et le P. Korzeniecki vit en esprit une plaine immense, où combattaient des Russes, des Français, des Anglais, des Prussiens, des Autrichiens et des Turcs dans une effroyable mêlée.

« Puis le bienheureux Bobola lui dit : « Quand la guerre dont vous venez de contempler le tableau sera terminée, la Pologne sera rétablie et j'en serai reconnu le principal patron. » Et pour donner au dominicain une preuve que son apparition n'était pas une illusion, il lui dit : « Je vais vous laisser un signe en imprimant ma main sur votre bureau ». Le religieux vit, en effet, très nettement marquée sur sa table l'empreinte de la main droite de Bobola. Le lendemain, elle y était encore et il la montra à tous ses frères. Chose curieuse, la plaine de Pinsk était occupée, en 1819, par un immense marais inabordable, où des armées n'auraient pu évoluer. Or, depuis une trentaine d'années, des travaux de dessèchement ont été exécutés et, à la place du marais, il y a maintenant une vaste contrée où la Russie a construit un chemin de fer et amassé des approvisionnements de guerre. Les obstacles qu'on pouvait opposer à la prophétie disparaissent providentiellement. Vaut-elle donc se réaliser de nos jours ?

« Qui peut prévoir ce qui arrivera demain ? Mais une conflagration des six nations montrées par Bobola

n'est-elle pas aujourd'hui dans les possibilités, que dis-je, ne semble-t-elle pas probable, inévitable ? Qui pouvait la prévoir en 1819 ? »

Ces lignes sont assez éloquents par elles-mêmes. C'est aux événements à parler maintenant. Remarquons seulement qu'il est peu probable que Russes, Français, Anglais, Prussiens, Autrichiens et Turcs se ruent dans un même assaut au milieu de la plaine de Pinsk, au sens mot à mot de la parole du bienheureux Bobola. Il peut même se faire qu'il n'y ait pas de bataille dans cette plaine même. A mon avis, elle est plutôt désignée comme le centre de la gigantesque échauffourée européenne où nous sommes engagés aujourd'hui. Mais le Pinsk du prophète, à vrai dire, c'est plus que ce marais polonais, si étendu soit-il, c'est plus que la Pologne elle-même : c'est l'Europe entière bouleversée par des armées ennemies qui se précipitent les unes contre les autres dans le choc effroyable de plusieurs millions d'hommes. Si Bobola a pris le marais de Pinsk comme centre, il se peut que ce soit pour indiquer que c'est de la Russie que viendra le grand coup final, arbitre de la paix. Avouons que la politique actuelle semble nous indiquer la même conclusion : tel un mur d'airain, nos armées s'opposent à l'envahisseur, tandis que l'armée russe livre là-bas de rudes batailles. C'est le flot qui monte, avec de singuliers reflux peut-être, mais qui monte invinciblement. Pour une fois, prophètes et politiques se serrent la main.

Encore une remarque sur la phrase du bienheureux Bobola. Le lecteur a-t-il remarqué l'ordre avec lequel il énumère les combattants de cette mystérieuse lutte ?

Il est curieux : Russes, Français et Anglais d'abord, les trois alliés d'aujourd'hui ; Prussiens, Autrichiens et Turcs, nos trois ennemis communs. Certes, nous ne pouvons plus observer la main du Bienheureux, imprimée dans le bois de la table de travail du P. Korzeniecki ; ce que nous voyons de la réalisation de sa prophétie ne vaut-il pas cette preuve ?



## CHAPITRE II

### Le Manifeste impérial du 15 Août

*« L'aube d'une vie nouvelle recommence pour vous. Que dans cette aube resplendisse le signe de la Croix, le symbole de la souffrance et de la résurrection des peuples. »*

Proclamation aux Polonais.

C'était aux premiers jours de la déclaration de guerre. Les dépêches et les nouvelles jetaient leurs premiers cris aux foules anxieuses, mais calmes, cependant. L'heure était terriblement solennelle en effet. Le lecteur se reportera facilement en esprit à ces premières journées de guerre. L'heure de la revanche, si attendue, si redoutée à la fois, venait de sonner.

C'est alors que les journaux publièrent cette dépêche de l'agence Havas, qui, en France, malgré les préoccupations patriotiques si intenses, fut accueillie par un unanime applaudissement de la presse et de l'opinion :

« Saint-Petersbourg, 15 août.

« L'empereur Nicolas a adressé aux populations polonaises de Russie, d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie une proclamation annonçant son intention de restituer à la Pologne son intégrité territoriale.

« La Pologne, ainsi reconstituée, serait dotée d'une

complète autonomie locale, pourvue de garanties en ce qui concerne l'exercice du culte et l'emploi de la langue polonaise. Elle serait placée sous la direction d'un lieutenant-gouverneur, désigné par l'empereur de Russie.

« Havas. »

Suivait la proclamation du généralissime russe, faite au nom de l'empereur et que tous ont pu lire à l'époque dans les journaux. Elle est belle et profonde. Disons-le tout de suite, elle a été inspirée par la plus pure politique slave et par cela même les Russes seront les premiers à bénéficier de la mesure libératrice donnée aux Polonais. Que le lecteur veuille bien se rappeler les quelques considérations émises dans la deuxième partie de cet opuscule et ils pourront facilement s'en convaincre.

« Saint-Pétersbourg, 15 août.

« Polonais!

« L'heure a sonné où le rêve sacré de vos pères et de vos aïeux peut être réalisé. Il y a un siècle et demi que le corps vivant de la Pologne fut déchiré en morceaux, mais son âme ne mourut pas! Elle vivait de l'espérance que pour le peuple polonais viendra l'heure de la résurrection et sa réconciliation fraternelle avec la Grande Russie. Les troupes russes vous portent la nouvelle solennelle de cette réconciliation.

« Que le peuple polonais s'unifie sous le sceptre du tsar russe. Sous ce sceptre renaîtra la Pologne libre dans sa religion, dans sa langue et dans son autonomie. La Russie n'attend de vous que le respect des droits de ces nationalités auxquelles l'histoire vous a

liés. Le cœur ouvert, la main fraternellement tendue, la Grande Russie vient à votre rencontre.

« Le glaive qui frappa les ennemis auprès de Gruenwald n'est pas encore rouillé. Des rivages de l'océan Pacifique jusqu'aux mers septentrionales marchent les armées russes.

« L'aube d'une vie nouvelle recommence pour vous. Que dans cette aube resplendisse le signe de la Croix, le symbole de la souffrance et de la résurrection des peuples. »

La grande guerre contre le pangermanisme était ainsi commencée sur toute la ligne. L'Europe partout était en feu, mais l'ennemi, le dévastateur, le nouveau barbare était bien désigné à tous. De ce brasier rédempteur, véritable purgatoire des peuples, où nous souffrons encore, où nous purgeons nos défaillances passées, deux nations surtout, l'une esclave, l'autre avassalée par la politique allemande, doivent en sortir libres et fortes : la France et la Pologne!



## CHAPITRE III

## L'Affaire Ledochowski

*« Mentez, mentez, il en restera toujours quelque chose ! »*

VOLTAIRE.

Il ne serait guère la peine, à vrai dire, de revenir ici sur la nomination du nouveau général des Jésuites, un Polonais, le Père Ledochowski, si cette injure ignominieuse d'Allemand qu'on lui a bassement jetée à la face ne méritait d'être relevée pour ne pas faillir à cette vieille « honnêteté » française du XVII<sup>e</sup> siècle dont nous sommes les héritiers. Un journal français — et le plus véritablement national qui soit à l'heure actuelle — a relevé le gant avant nous grâce à Dieu. Nous nous contenterons de nous en faire l'écho en citant ses lignes. Disons d'abord que le Père Vladimir Ledochowski est né en Basse-Autriche d'une famille polonaise éminemment catholique et patriote ; c'est malheureusement ce double titre qui a mis le P. Ledochowski en butte aux calomnies de certains esprits d'une libéralité et d'une largeur d'esprit douteuses :

« Le Père Vladimir Ledochowski se trouve être le propre neveu — les dépêches en question se gardent de le rappeler — d'un des pires ennemis de l'Allemagne et de M. de Bismarck, le comte Micicislas Ledo-

chowski, cet évêque de Gnesen-Posen qui se révolta contre le chancelier avec tant de fermeté. Voici dans quelles circonstances :

« Les parties polonaises de la Prusse orientale ont toujours préoccupé le gouvernement de Berlin. Les lois d'expropriation, présentées par M. de Bülow, ne furent qu'un des épisodes de la campagne que son génial prédécesseur commençait dès 1872, en exigeant que l'enseignement religieux fût donné en allemand dans le diocèse de Posen. M<sup>gr</sup> Ledochowski défendit à ses diocésains d'obtempérer à cette ordonnance. Colère du chancelier, qui gardait un mauvais souvenir de ses rapports avec l'évêque. Celui-ci n'avait-il pas accepté de venir à Versailles au mois de novembre 1870 offrir la médiation de Pie IX entre l'Allemagne triomphante et la France ? Donc, Bismarck menace. L'évêque tient bon. Le 3 février 1874, il est arrêté et conduit à la forteresse d'Ostrowno. C'est là que Pie IX le créa cardinal, le 13 mars 1874. . . »

A propos du neveu de cet évêque, si courageusement patriote, voici ce que continue le journal que nous citons :

« Mais il était Provincial d'Allemagne ? C'est inexact. Le Père Ledochowski a été, pendant un temps, Provincial des Jésuites polonais de Galicie, avec son centre à Cracovie. Il vint à Rome en cette qualité au moment de la mort du R. P. Marlin, pour l'élection de son successeur au généralat de l'Ordre. Le Père F. X. Wernz, le recteur de l'Université grégorienne, fut choisi, non sans qu'un grand nombre de voix se fussent portées sur le Père Ledochowski, à peine âgé de quarante ans. C'était une première indication qui

décida le Père Wernz à nommer son jeune concurrent assistant pour les pays de l'Est. C'est bien l'assistance de la Germanie. Mais elle comprend, outre l'Allemagne, la Belgique, la Hollande, la Suisse, la Pologne. Nous sommes loin du Provincial d'Allemagne. C'est en cette qualité d'assistant que le P. Ledochowski visita la Belgique en 1909. Il s'y lia tout particulièrement avec le célèbre moraliste et sociologue de Louvain, le P. Arthur Vermeersch. Ce dernier s'étant trouvé à Rome ces jours-ci, comme délégué des Jésuites belges, si cruellement éprouvés, il est permis de croire que cette présence n'a pas été étrangère au résultat final du vote... »

Telle est l'exacte vérité. On sait le point de départ de cette absurde histoire : « Des dépêches qui nous annonçaient ce nom (celui du P. Vladimir Ledochowski) l'ont aussitôt accompagné de l'épithète de « germanisant », sous le double prétexte qu'un officier supérieur, proche parent du Père, commande dans l'armée autrichienne et que lui-même a été Provincial d'Allemagne ». Ce sont là les bases vaseuses sur lesquelles a été bâtie la germanophilie du P. Ledochowski !

Si j'ai insisté quelque peu sur cet incident, c'est pour souligner cette remarque importante. Certes, dans la Pologne allemande, il peut se trouver des sujets allemands qui — pour une raison ou pour une autre — usurpent le titre de Polonais ; il peut même se trouver des Polonais germanisés ; mais, enfin, entre un Polonais patriote — et c'est à nous de vérifier la chose avant de nous embarquer dans les sottises déclamatoires d'un chauvinisme de balayeur de rue — entre un Polonais patriote et un Prussien, la différence reste au

moins aussi grande qu'entre un Alsacien-Lorrain et un Allemand ; d'autre part, la politique des Slaves polonais a toujours marché de pair avec la nôtre ; si, enfin, le partage de la Pologne n'avait pas eu lieu, nous n'en serions très certainement pas au milieu d'un tel conflit européen aujourd'hui.



## CHAPTIRE IV

## Epaves dans la Tempête

Il se mène, en ce moment, chez nous, une ardente propagande de charité et de sympathie envers la glorieuse et infortunée Belgique. Elle fait honneur au nom français et je m'y suis toujours associé de tout cœur. Certes, l'état de ce pays presque entièrement submergé sous les flots de l'ennemi, et dont l'armée nomade a été rejetée avec son roi en dehors de ses frontières, est digne d'une véritable compassion. L'admiration ne peut s'empêcher d'aller spontanément à ce petit peuple héroïque qui a su se lever d'un seul bond pour défendre sa liberté. Entendons-le bien cependant : *sa liberté* et non *notre liberté*. Toutes les sympathies du peuple belge étaient loin d'être entièrement pour nous : et c'était son droit. Quoi qu'il en soit, la France est une des nations qui a le plus profité de ce magnifique suicide. Grâce à lui, nous avons eu le temps d'organiser notre mobilisation sans affolement et de couvrir nos frontières. Il est donc juste au fond que nous soyons plus que tout autre reconnaissants au peuple belge et que nous lui tendions généreusement une main fraternelle. Ne nous abusons pas cependant : n'y en a-t-il pas de plus malheureux que lui ?

Détournons un instant les yeux du champ de bataille du nord et de l'est de la France et arrêtons-les quelque temps sur les plaines de la Prusse orientale et de la Galicie. Chaque jour il s'y livre d'effroyables combats : trois armées, trois peuples se ruent dans une aveugle rage pour s'arracher une terre ensanglantée, devenue désert au milieu des ruines de la guerre. Tels ces mascares qui dressent entre la mer et le fleuve leur mur d'eau et d'écume, le Germanisme et le Slavisme se heurtent avec des chocs déconcertants de violence et de mort.

Hélas ! si nous ne songions à l'issue de la guerre, tout cela nous laisserait presque indifférents ! Tant de vies amies, emportées dans ces rafales impitoyables, nous émeuvent bien peu !

Entrons maintenant dans le domaine instructif des suppositions politiques : nous sommes en 1871 : une diète internationale convoquée par l'empereur d'Allemagne s'est réunie à Versailles. L'Angleterre, l'Espagne, l'Italie y sont tout spécialement représentées. Guillaume I<sup>er</sup> propose le partage de la France ; après de longues délibérations, les alliés se mettent d'accord : l'Angleterre aura la Bretagne et la Normandie ; l'Espagne, l'ancienne Aquitaine et une partie du Poitou ; l'Italie, tous les pays compris entre le Rhône et les Alpes ; l'Allemagne, en plus de l'Alsace-Lorraine, les Flandres, la Franche-Comté et la Champagne ; avec ce qui reste, on formera un petit duché de France qui entrera dans la confédération germanique de l'Empire. Quant aux colonies, elles suivront le sort de la métropole. Des soulèvements ont eu lieu, impitoyablement réprimés. Le peuple polonais — qui n'a jamais cessé

d'être libre —, par la voix de son roi et sous l'influence d'un puissant mouvement d'opinion, a protesté contre le crime de lèse-nation; des volontaires nombreux se sont enrôlés à notre service. Cependant, un contre dix, affaibli par des luttes récentes contre l'Autriche et la Russie, il ne peut venir officiellement à notre secours par la force de ses armes. Après quarante ans, le Français, grâce aux persécutions de ses oppresseurs, n'a rien perdu encore de sa vigueur nationale et, tout en courbant le front, il prépare l'avenir par la patience et la régénération de sa religion et de ses énergies. On a tout fait pour le germaniser ou l'espagnoliser. L'Angleterre s'est peut-être montrée plus libérale sans cependant lui assurer son autonomie complète. Mais l'omnipotence et l'orgueil de l'Allemagne inquiète de plus en plus ces mêmes éta's, autrefois alliés à elle pour la même œuvre de mort. Le pangermanisme devient insolent parce qu'il se sent fort. L'expansion coloniale et maritime allemande commence à inquiéter fort l'Angleterre. L'Allemagne ne craint pas d'aller elle-même au-devant de la guerre et, en août 1914, un formidable conflit éclate entre l'Allemagne et son alliée l'Italie et toutes les autres puissances de l'Europe occidentale : Pologne, Angleterre et Espagne. Le roi d'Espagne fait alors un chaleureux appel aux Français. Français et Espagnols sont de même race et de même civilisation latine : il leur promet leur autonomie pourvu qu'un Bourbon d'Espagne monte sur le trône de France...

Quelle ne serait pas cependant l'épouvantable position des Français séparés en quatre armées ennemies dont les houles hostiles sont forcées de se briser les

unes sur les autres dans les plus meurtrières batailles que l'on connaisse !

Chacun jetant les yeux dans un rang ennemi  
Reconnait un beau-frère, un cousin, un ami :  
Ils s'étonnent comment leurs mains de sang avides  
Volaient sans y penser à tant de parricides  
Et font paraître un front couvert tout à la fois  
D'horreur...

Nous nous plaignons, et avec juste raison, des malheurs de notre envahissement : qu'est-il cependant en comparaison de ce qu'eût été l'arène ensanglantée d'une France partagée entre des ennemis en guerre ? — Mes lecteurs seront ravis de sortir de ce cauchemar, j'en suis sûr !

Retournons les rôles maintenant, et nous avons la pitoyable histoire de la généreuse Pologne qui nous laisse si indifférents en ce moment et que la charité publique semble oublier. J'ai déjà suffisamment prouvé, il me semble, les liens historiques et politiques qui nous unissent si fortement aux Polonais. Pourquoi donc leur malheureux sort nous émeut-il si peu ? C'est qu'en France nous avons le cœur bon, mais bien léger, et il faut souvent nous rappeler nos devoirs pour nous les faire observer avec suite. Et puis, avouons-le aussi, il y a beaucoup à faire partout en ce moment.

Qui sait lire entre les lignes du poignant appel de Henri Sienkiewicz, peut se faire quelque idée de l'horrible position où se trouvent les mères, les épouses et les fiancées polonaises, d'autant que les batailles que se livrent Russes, Allemands et Autrichiens ont été jusqu'ici dans leur ensemble infiniment plus meurtrières que nos combats de tranchées. Voici par exemple le passage d'un récit d'un témoin oculaire, que je détache

au hasard. Il a paru dans le *Matin* du 13 février 1915 : « Le tir de nos mitrailleuses fauchait les rangs pressés de l'ennemi comme l'eût fait une lame d'acier. Le combat terminé, nous avions devant nous des montagnes d'hommes tombés, d'où sortaient des hurlements. La nuit venue, à la lumière de nos projecteurs, nous voyions ces montagnes onduler sous l'effort des blessés cherchant à se relever, puis, vers deux heures du matin, rien ne bougeait plus ».

Ajoutez à tout cela un froid continu de 7 à 8° au-dessous de zéro (1) qui amène les loups autour des charniers de cadavres au milieu desquels gémissent les blessés.

Tout cela se passe de commentaires et reste assez éloquent par soi-même.

(1) Nous lisons dans le *Matin* du 5 mars 1915 : « Un froid intense sévit sur le Nièmen et la Vistule, et hier, à Mlawa et à Grodno, le thermomètre est descendu à 20 degrés au-dessous de zéro ».



## CHAPITRE V

### Sang, Misère, Famine

« Pensez-vous que ces Galiléens, qui viennent de subir de tels supplices, fussent plus coupables que les autres Galiléens ? Non, je vous l'affirme ! Mais, si vous ne faites pénitence, vous périrez tous de la même manière ».

EVANGILE.

« Il y a grande misère au royaume de France ! »

JEANNE D'ARC.

La Pologne depuis cent cinquante ans vit la plus douloureuse histoire que l'on connaisse et qu'a-t-elle donc fait pour être si cruellement châtiée ? C'est, en tous cas, un terrible exemple des conséquences de négligences politiques : pensons-y bien, Français du XX<sup>e</sup> siècle !

Voici les renseignements exacts et textuels sur la situation de la Pologne, émanant du Comité général de secours pour les victimes de la guerre en Pologne, à Lausanne :

#### I

« La Pologne, plus qu'aucun autre pays, est à la fois le théâtre, l'objet et la victime de la guerre actuelle.

Le front des armées belligérantes s'étend de ce côté sur une ligne d'environ 1,000 kilomètres, depuis les lacs Mazuriques jusqu'aux cols des Carpathes, entre les deux limites des terres polonaises. Il traverse tout le royaume de Pologne et de Galicie, territoire de 200.000 kilomètres carrés et de 21 millions d'âmes. Trois millions d'Austro-Allemands s'y battent contre quatre millions de Russes. Depuis plus de six mois, ces 7 millions de combattants sont ainsi à l'œuvre pour fouler, s'arracher le sol polonais, pour affamer, exterminer sa population.

Dans cette guerre qui se déroule sur leur propre pays et qui le ruine, les Polonais ont à combattre dans chaque camp pour une cause qui n'est pas la leur. Ils sont astreints à un devoir fratricide ; et, placés généralement en première ligne, par l'un et l'autre adversaire, ils doivent trop souvent, dans les corps à corps, s'entre-tuer à l'arme blanche. Au surplus, ils sont recrutés dans une proportion exceptionnellement forte. Ils ne jouissent d'aucun des délais et exemptions de service, accordés aux provinces centrales des états belligérants, et surtout aux grandes villes et à certaines branches importantes de l'industrie. Ils sont, au contraire, soumis à un mode de conscription des plus rigoureux, applicable aux provinces de frontières, afin de soustraire à temps tous les conscrits dont l'ennemi pourrait s'emparer. Jusqu'à présent, les Polonais ont fourni un million et demi de soldats répartis à peu près par moitié entre les armées austro-allemandes. Ils ont perdu, en tués, blessés et prisonniers, environ 400.000 hommes. Et tout cela : *sic vos, non vobis*.

## II

Le royaume de Pologne (Pologne du congrès, Pologne russe), comprenant 10 gouvernements, 127.500 kilomètres carrés et 13 millions d'habitants, à l'exception seulement du gouvernement de Siedlce et partiellement de celui de Varsovie et de Lomza, fut atteint directement par la guerre sur une superficie de 10.000 kilomètres carrés correspondant à 10 millions d'âmes. Les gouvernements de Lublin et Piotrkow, les plus grands et les plus riches après celui de Varsovie, ceux de Kielce, Radom, Plozk, Kalich, Suwalki, comme aussi en partie ceux de Varsovie et de Lomza sont dévastés de fond en comble.

Partout le flot de l'invasion a inondé ce pays à plusieurs reprises. Plus de 200 villes et bourgs, et de 9.000 villages en furent submergés. Les dégâts immédiats dépassent 3 milliards de francs. 5.000 de ces villages ont été complètement rasés, soit au cours des combats, soit pendant la retraite pour enrayer la poursuite. D'innombrables fermes, métairies et châteaux ont été brûlés : plus de 100 églises détruites, plus de 1.000 endommagées. Toutes les provisions de blé et de foin furent saisies ; 2 millions de bêtes à cornes, 1 million de chevaux furent réquisitionnés ou périrent faute de pâture. Le sol même subit des outrages ; par suite des retranchements immenses, comme aussi par l'effet des obus de gros calibres, la couche fertile de la glèbe fut balayée et tellement ensevelie sous du sable et du gravier, que même les meilleures terres de Radom et de Lublin sont condamnées pour longtemps à la stérilité. Si le petit cultivateur est tota-

lement ruiné, le grand propriétaire rural ne l'est pas moins, ayant perdu les capitaux placés dans ses biens-fonds. Toute la production agricole, d'une valeur de 2 milliards et demi de francs, est anéantie pour un temps indéterminé, vu le manque absolu de semailles et de bétail. La population rurale des gouvernements dévastés au nombre de 7 millions d'habitants se trouve dans une misère atroce. Les plus éprouvés d'entre eux, ceux dont les villages réduits en amas de décombres sont situés dans la zone du feu, périssent par milliers de faim et de froid; sans abri, en haillons, se nourrissant de racines sauvages, de l'écorce des arbres, de charogne, ils errent dans les forêts ou cherchent un refuge dans les villes.

Cependant les trois quarts des villes se trouvent également englobées dans les opérations de la guerre. Plusieurs furent saccagées comme Kalich (58.000 h.); d'autres, centres industriels considérables, comme Czenstochowa, Sosnowice (80.000 h. chacune) ou Lodz (430.000 h.) envahie à deux reprises, subissent une terrible crise économique. Varsovie, capitale de la Pologne, avec une population (900.000 h.) presque double de celle de Bruxelles ou de Rome, se voit continuellement menacée d'invasion, essuye des bombardements aériens, et reste coupée des plus riches gouvernements de l'ouest du pays. Les voies de communication n'existent plus; on a arraché la ligne ferrée sur une distance de 1,500 kilomètres, on a fait sauter les gares et les ponts, on a même éventré les chaussées au moyen de charrues à vapeur. Le bassin houiller de Dombrowa, qui desservait le pays tout entier, fut perdu dès le début de la guerre; les mines

furent dynamitées et inondées. Au lieu d'une livraison mensuelle de 30,000 wagons de charbon, le pays n'a reçu depuis la guerre que 100 wagons par mois, fournis par le bassin éloigné du Donetz. Toutes les usines furent fermées, plusieurs fortement endommagées, une centaine, et des plus importantes, détruites. Toute production industrielle, d'une valeur de 2 milliards de francs par an, est arrêtée pour un temps indéfini. Les 400,000 ouvriers qu'elle occupait sont réduits au chômage forcé. En y ajoutant les artisans sans travail, les marchands sans commerce et leurs familles sans pain, la grande majorité de la population urbaine, se montant à 3 millions d'âmes, est plongée dans une détresse profonde. On y meurt littéralement de faim; surtout parmi les habitants des bourgs et des petites villes, forcés de se réfugier à Varsovie ou de fuir plus loin vers l'est, dans un état de dénûment indicible. Partout, aussi bien dans les villes que dans les campagnes, sévissent des maladies épidémiques, le typhus d'inanition, le typhus exanthématique, la dysenterie, surtout chez les enfants, à cause du manque total de lait, enfin le choléra importé de tous côtés. De plus, les hôpitaux regorgent de blessés, et le manque de médicaments, produits étrangers par excellence, se fait vivement sentir.

### III

En Galicie (Pologne autrichienne), comprenant 82 districts, 78,500 kilomètres carrés et 8 millions d'habitants, presque toute son étendue, à l'exception seulement de la ville de Cravovie et des 6 districts adjacents (5,000 k. c. et 750,000 h.), a dû servir de théâtre

de guerre. Les 17 districts attenants à la frontière de l'est (18,000 k. c. et 1 million 1/2 d'habitants) furent envahis dès l'ouverture des hostilités. Mais le reste du pays (56,000 k. c. et 6 millions d'h.), où se sont déroulées les opérations principales, a souffert bien davantage. Et particulièrement une large zone transversale, s'étendant de Lemberg jusqu'à Bochnia (10,000 k. c. et 1 million h.), où furent livrées les grandes batailles rangées, entièrement dépeuplée, n'est plus qu'un immense cimetière.

Presque tout ce territoire eut à subir les combats et l'invasion à plusieurs reprises, en certains endroits même jusqu'à sept fois de suite, 100 villes et bourgs et 6,000 villages en furent atteints, et les dégâts immédiats se montent à 2 milliards de francs. Plus de 2,500 villages sont entièrement anéantis. 800,000 chevaux et 1 million 1/2 de bêtes à cornes, et presque toutes les provisions de blé et de fourrages ont été saisies. La production agricole, d'une valeur annuelle de près d'un milliard de francs, est ruinée pour longtemps. Tel fut aussi le sort de la production industrielle, d'une valeur d'un demi-milliard de francs par an (y compris celle des riches mines de pétrole), et occupant 100,000 ouvriers. Presque toutes les villes sont saccagées; plusieurs comme Tarnopol, Brody, Tarnow, Nisko, détruites. Parmi les plus importantes, Lemberg (Livow, 250,000 habitants), chef-lieu administratif du pays, tomba presque aussitôt aux mains de l'assaillant; Cracovie (180,000 habitants), l'ancienne capitale de couronnement de la Pologne, vit l'évacuation forcée de sa population civile Przemysl (60,000 habitants); subit encore un siège des plus meurtriers.

Plus de 700 églises ont été démolies ou fort endommagées. De nombreux propriétaires fonciers, fermiers et paysans polonais, surtout des districts envahis de l'est, ont dû s'exiler dans les provinces centrales de l'Autriche. Ils y furent suivis par une grande partie de la population des villes et de l'ancienne administration polonaise (entre autres 40,000 employés de chemins de fer galiciens). Cette émigration forcée de la Galicie dans l'intérieur de la monarchie s'élève déjà à plus d'un million d'âmes (seulement en Bohême il y en a 350,000). La grande majorité de ces fuyards se trouve absolument sans ressources, dans une misère noire. D'ailleurs, la Galicie a été frappée de toutes les calamités de destruction et de mort que la guerre a traînées à sa suite à travers le royaume de Pologne.

D'autre part, aux limites extrêmes de la Pologne, ce sont d'abord les 300,000 Mazours polonais qui, dans la région lacustre et la Prusse Orientale, ont subi par trois fois les pires désastres de la guerre. Ce sont ensuite les 200,000 montagnards polonais établis sur les frontières de la Hongrie et de la Bukowine, qui, à deux reprises, en ont été les victimes. Et ce sont enfin les 250,000 Polonais des districts de Bialystock, de Biala et de Sokolka du gouvernement de Grodno, qui, à leur tour, éprouvent les mêmes maux.

Une telle désolation rappelle les éloquentes paroles de la Bible.

« Mes yeux se sont affaiblis à force de verser des larmes. Le trouble a saisi nos entrailles. Mon cœur s'est répandu à terre en voyant la ruine de la fille de mon peuple !

« En voyant les petits enfants et ceux qui étaient

encore à la mamelle tomber morts sur les places publiques.

« Ils disaient, où est le blé ? où est le vin ? lorsqu'ils tombaient sur les places de la ville comme s'ils eussent été blessés à mort, et qu'ils rendaient leurs âmes entre les bras de leurs mères ! »

Voilà où en est réduite une des plus brillantes nations qu'ait enfantée la vieille civilisation romaine. Car encore une fois la Pologne a grandi sous la même tutelle que nous : par cela elle a droit à ce que sa douleur, ses souffrances, son martyre soit nôtres, comme nous avons fait nôtres ceux de l'héroïque Belgique : ce sont là les mêmes ennemis et les mêmes malheurs !



## QUATRIÈME PARTIE

# L'ALLEMAGNE ET LA POLOGNE

### CHAPITRE PREMIER

#### Sous la Griffé Allemande

Nous avons vu plus haut que c'est Frédéric II, dit le Grand, qui avait le premier eu l'idée du partage de la Pologne. Il s'en faisait gloire d'ailleurs. Chacun fait comme il peut, après tout, pour arrondir ses états, et quand on n'est pas assez grand pour conquérir des provinces par le prestige de sa couronne ou l'attrait d'une plus large liberté, on peut toujours se rapetisser à les prendre par le vol. Il semble que ce soit là le fond de la politique du caporalisme prussien. La Pologne en fut la première victime, l'Alsace et la Lorraine devaient la suivre cent ans plus tard dans l'histoire du martyrologe des peuples.

Alors que la russification polonaise semblait devenir

plus bénigne, que l'humanité du pouvoir autrichien s'honorait d'une politique modérée, l'Allemagne, au contraire, la Prusse en tête naturellement, se coalisait de toutes ses forces brutales contre ce qu'elle appelait le « péril polonais. » Bismarck, le promoteur de ce renouveau de rigueurs, poursuivit sans relâche de sa haine fouguese et rude les libertés du peuple vaincu. Je ne puis ici m'empêcher de citer une page instructive de l'excellente étude de M. Paul Delay, parue dans le *Correspondant* du 10 octobre 1902 et qui résume bien la situation des Polonais en Allemagne avant la guerre actuelle :

« Entre temps (après le passage du chancelier de Bismarck au gouvernement), les Polonais avaient traversé une période d'accalmie. Le chancelier de Caprivi, qui avait succédé à Bismarck, semblait leur montrer quelque bienveillance et disposé à chercher un *modus vivendi* qui, tout en les gardant dans la dépendance de l'Empire, leur rendit le joug supportable. Le groupe parlementaire polonais récompensa le chancelier de ses intentions en votant l'augmentation de la flotte et les lois militaires. Était-ce le résultat auquel voulait atteindre le gouvernement allemand, ou fut-il poussé par les objurgations du vieux parti prussien dont Bismarck était l'âme ? il est difficile de se prononcer ; mais, au lendemain de ces votes, un discours prononcé à Thorn par Guillaume II annonça la reprise immédiate des hostilités. Bientôt le ministère Hohenlohe reprit, en les aggravant même, toutes les mesures de germanisation inventées par Bismarck. Les événements auxquels nous venons d'assister montrent que le Kaiser n'a pas désarmé et il est évident qu'en dépit des

tendances modérées que l'on prête à M. de Bulow, celui-ci devra suivre son souverain dans la croisade contre ces infidèles d'un nouveau genre, coupables de n'être pas satisfaits qu'on leur ait enlevé leur patrie, pour les annexer au noble Empire allemand !

Le grand-duché de Posnanie, dont la capitale est Posen, est sous les ordres d'un président de régence, les autres parties de la Pologne allemande forment des gouvernements spéciaux, connus sous le nom de Prusse orientale et de Prusse occidentale. Les habitants de ces diverses contrées envoient des députés au Parlement prussien, le Landtag, et au Parlement de l'Empire. A part deux socialistes pour le premier et un pour le second, tous sont catholiques et votent la plupart du temps avec le centre. D'ailleurs, pour les questions intéressant le maintien de leur nationalité, là, comme toujours, les divergences politiques disparaissent et les Polonais font bloc sans qu'il y ait une seule abstention. Aussi, au Reichstag, démocrates et conservateurs travaillent-ils côte à côte pour la liberté de leur patrie. Quant aux conseils municipaux, ils sont nommés par les habitants selon les lois électorales ordinaires.

L'emploi du polonais pour les actes de la vie civile ou administrative est interdit, au moins avec la même rigueur qu'en Russie. Il est aussi proscrit de l'école et dans l'enseignement des professeurs et dans les conversations entre élèves. Ceux-ci risquent fort d'être renvoyés si leurs parents s'entretiennent avec eux en polonais, au parloir ; aussi, pour ne pas donner aux vainqueurs la satisfaction d'entendre causer en allemand, emploie-t-on fréquemment le français dans ces

sortes de visites. Le malheur a rendu les Polonais polyglottes.

Même prohibition pour les employés les plus infimes. Deux lampistes de chemins de fer ou deux balayeurs de rues parlant de leurs petites affaires en langue nationale, ne resteraient pas vingt-quatre heures en fonction.

Pour la correspondance, c'est encore plus ingénieux. Il n'est pas défendu d'écrire les adresses en polonais, mais alors les lettres mettent quatre fois plus de temps à parvenir à leur destination. Si l'on va se plaindre à un employé, celui-ci répond gravement que, l'administration ne connaissant pas cette langue, il a fallu envoyer la lettre en cause au bureau officiel de traduction afin de ne pas commettre d'erreur. Le plus drôle, c'est que, si vous posez la question en polonais à l'employé d'une administration si ignorante, c'est en polonais qu'il vous répondra, car un fonctionnaire de Posenie qui ne saurait pas la langue du pays serait voué à des mécomptes continuels. Peut-être, après tout, l'administration prussienne, comme le disait joyeusement un journal du cru, connaît-elle le polonais assez pour le parler, mais pas assez pour le lire !

En tout cas, on a bien ri dernièrement à Posen du tour qui fut joué à l'administration postale par un Polonais à la fois plaisant et instruit. Il envoya deux lettres le même jour à la même adresse. La suscription de l'une était en polonais, l'autre en hébreu. Cette dernière arriva une semaine plus tôt à destination.

Conséquence non moins curieuse de cette ignorance officielle ; les journaux rédigés en polonais doivent

écrire en allemand l'adresse de leurs abonnés, s'ils veulent que les numéros parviennent en temps utile.

Le nom des stations dans les gares, comme ceux des rues ne doivent pas être écrits en polonais et, à ce sujet, l'administration allemande a renchéri sur l'administration russe. Cette dernière s'est, en effet, contentée de transcrire les noms propres en caractères russes, tandis qu'en Allemagne on a changé les désinences et torturé ces noms propres pour en faire de véritables citoyens prussiens. Il est encore heureux qu'il soit permis aux particuliers de porter des noms à désinences polonaises.

Dans ce dernier trait, il est facile de reconnaître le procédé enfantin si en honneur chez les Allemands pour germaniser les peuples. Chacun sait, en effet, qu'à mesure que nos armées ont pénétré à travers nos bourgades et nos villes, ils ont accroché tant bien que mal aux vieux noms français des cités envahies de ronflantes et barbares terminaisons en burg, chen, hein, etc., jusqu'à les rendre méconnaissables sous ce burlesque accoutrement ; parfois même, ils les ont traduites complètement. Patience ! Ils ont beau les affubler de casques prussiens, leur cœur reste libre, et, malheureusement pour eux, c'est là le principal. L'habit ne fait pas le moine ! C'est là un vieux proverbe français que les Allemands ne peuvent pas arriver à faire entrer dans leur nébuleuse cervelle. D'ailleurs, la Russie leur a donné une réplique bien méritée en purifiant le nom de sa capitale de loques allemandes qui le souillaient, et la slave Pétrograd a renié Pétersbourg malgré les liens his'oriques qui tendaient à consacrer son nom. »

Le tableau que trace M. Paul Delay nous donne déjà

une idée des vexations continuelles dont l'Allemagne entoure les Polonais pour en faire des Allemands, il est encore bien incomplet comme nous allons le voir plus loin. Il est utile, cependant, de profiter encore une fois de l'occasion, pour montrer l'absurdité de l'accusation d'Allemands, de germanisants ou de germanophiles, que certains écrivains ou écrivains, mal renseignés, je veux le croire, ou d'une bonne foi douteuse, ont prodiguée aux Polonais d'Allemagne et qui a été renouvelée à propos de l'élection au généralat des jésuites du R. P. Ledochowski, provincial des jésuites polonais de Galicie. Cette accusation est trop importante, trop dénuée de bon sens, pour que nous n'y revenions pas encore une fois. On sait d'ailleurs le motif qui l'a soulevée. Jamais peuple n'a conservé au contraire aussi précieusement, aussi opiniâtrément, aussi superbement sa nationalité, sa langue, sa religion et ses coutumes que le peuple polonais. Vaincu, il a triomphé par sa foi. Dieu n'a pas voulu permettre qu'un tel peuple disparût, s'il a permis qu'il souffrit sa passion.

Qu'on ne traite donc pas les Alsaciens-Lorrains d'Allemands ! Qu'on ne traite donc pas les Polonais de germanophiles ! La cause de ces deux peuples est la même : ils n'ont cessé de protester héroïquement contre le joug barbare que l'Europe n'a que trop longtemps toléré jusqu'ici !



## CHAPITRE II

### Une Fille du Chauvinisme Allemand

H. K. T.

*Société patriotique allemande.*

Une chose véritablement impressionnante est le réveil des énergies polonaises au milieu des persécutions de toutes sortes, de l'envahissement de la langue allemande dans toutes les administrations, des vexations quotidiennes pour tout ce qui, de près ou de loin, symbolise « le péril polonais », du favoritisme prussien pour les Allemands et la culture allemande, et de la propagande germanophile poussée à ses dernières extrémités. Aussi cette vitalité extraordinaire a eu le don d'acculer les Allemands aux ultimes bornes d'une rage d'autant plus forte qu'elle excite, qu'elle aiguillonne davantage encore le nationalisme polonais. Cercle vicieux et dangereux.

C'est de cette rage concentrée que naquit un jour « l'akatisme » ou l'H. K. T. Les trois êtres qui, par leur monstrueuse union, ont donné le jour à cette institution de vipère méritent de passer à la postérité. Ils s'appellent :

Hansermann, Kennemann, Tiedemann

d'où l'harmonieux H. K. T. (Akatisme). S'il n'y avait

pas eu de K nous aurions été fort surpris. Il paraît que c'est la clé de voûte de la verbologie allemande.

Les akateurs sont une secte de sang et de folie germanophile, sorte de taons en furie qui s'attaquent aux flancs du kaiser pour lui crier sans cesse : Pologne ! Pologne ! et, au nom d'un patriotisme chauvin et sectaire, lui injectent le venin de leurs accusations, de leurs calomnies, de leurs excitations échevelées contre le nationalisme ensanglanté de la malheureuse nation qui se dresse éperdue et désespérément victorieuse contre l'Allemagne. Quelle plume ne tremblerait pas en écrivant de telles hontes ? La fin justifie les moyens : or, le polonisme est un ennemi de l'Allemagne, il mourra donc, fût-ce dans des flots de sang, d'injustices, de calomnies et de persécutions. Comme disait M. Dmowski, l'éminent député polonais : « l'Allemagne n'a pas assez de territoire de Pologne, mais bien trop de Polonais dont elle ne sait que faire ! »

Aussi les akateurs ont relevé leurs manches et hardiment se sont mis à l'œuvre pour faire triompher dans l'insolente Pologne, qui ne voulait pas s'épancher délicieusement sur le tendre sein de la blonde Germanie, les grands principes allemands, la noble langue allemande, les nébuleux horizons de la littérature de Goethe et de Schiller, la brutalité du caporalisme prussien, en un mot, tous les accessoires de la civilisation teutonne.

Pour la patrie et pour l'Allemagne, suppression complète des journaux et des revues imprimés en polonais !

Pour la patrie et pour l'Allemagne, retenir la solde des soldats polonais au régiment quand ils ne parlent

pas couramment l'allemand après leurs deux ans de service !

Pour la patrie et pour l'Allemagne, limiter dans les grandes écoles et les universités le nombre des étudiants polonais, etc.

Selon eux, le gouvernement impérial est trop bénin ; le kulturkampf, une idée qui a du bon, mais dont on n'a pas tiré tout le profit, les emprisonnements, les déportations et les exils sont loin d'être assez en vigueur.

« Par des réunions, dit M. Delay (1), des meetings, des affiches, des pétitions, des brochures, des journaux, ils s'efforcent d'attirer et de rendre plus vive la haine des Allemands contre ces pauvres gens... On voit que les Polonais, ajoute-t-il plus loin, loin de s'épouvanter des méthodes de combat employées contre eux, ripostent par des procédés identiques et souvent avec avantage. Ils agissent de même à l'égard des akateurs. Ceux-ci sont malmenés par la presse nationale qui est très nombreuse et dont nous parlerons plus loin. Leurs actes, leurs faux pas y sont complaisamment signalés et tournés en ridicule, leurs dénominations discutées et vouées au mépris. Les membres de cette association politique qui appartiennent au commerce et à l'industrie sont, en outre, boycottés par les Polonais qui s'abstiennent de faire chez eux aucune emplette. Aussi y regarde-t-on à deux fois avant de se mettre de l'H. K. T. qui, si elle attire la faveur gouvernementale, ne va pas sans de sérieux inconvénients ».

(1) Je me suis beaucoup inspiré dans les chapitres de cette quatrième partie de l'étude de M. Paul Delay dans le *Correspondant* du 10 octobre 1912 et que j'ai déjà citée plus haut.

Cette secte est surtout recrutée parmi les protestants pour les opposer aux catholiques polonais. Guillaume n'a guère su résister aux tentations de ces forcenés et il a prêté la main faiblement à leurs patriotiques machinations.

Il y aurait encore à parler d'une autre tentative, de Bismarck cette fois, contre le nationalisme polonais : celle de la Commission de colonisation. On voit d'ici de quoi il peut s'agir. Faire acheter la plus grande partie des terres de la Prusse orientale et occidentale, de Galicie et du duché de Posen aux prolifiques Allemands en leur présentant de superbes avantages pécuniaires. Ce second moyen n'a guère mieux réussi que le premier grâce à l'énergie têtue des Polonais.

Encore une fois, étant donnée la vigueur du polonisme, si tout ceci était au fond peu politique, c'était loin d'être généreux, comme doit l'être le gouvernement d'un empereur père de ses peuples. La malédiction de Dieu pèse trop visiblement sur la tête de Guillaume II pour que je veuille l'insulter. Mais qu'il se rappelle les vers de Victor Hugo que je lui dédie en terminant :

... Et l'aigle impérial qui jadis sous ta loi  
Couvrait le monde entier de tonnerre et de flamme  
Cuit, pauvre oiseau plumé, dans leur marmite infâme !

La marmite infâme, c'est-à-dire infamante, sera celle autour de laquelle se tiendront les souverains coalisés au jour des traités de paix !



### CHAPITRE III

## Et la Pologne ?

En 1900, pendant la guerre du Transvaal, la baronne Suttner, romancière pacifiste d'Allemagne, envoyait à Henri Sienkiewicz un appel qui avait été rédigé en vue de presser les cœurs compatissants de la Grande-Bretagne d'intervenir auprès du gouvernement anglais pour la cessation de la guerre des Boers. Elle s'imaginait, et avec raison, que le nom du grand patriote polonais sur la liste restreinte des savants et des littérateurs qui était jointe à l'appel, serait d'un grand poids, surtout à travers toute la Pologne.

Voici la lettre que lui répondit Henri Sienkiewicz, écrite d'abord en français, en polonais ensuite :

« A la baronne Suttner.

« MADAME LA BARONNE,

« A la veille de mon départ de Varsovie, je reçois votre imprimé dans lequel vous me demandez de signer votre appel à toutes les âmes généreuses de la Grande-Bretagne, pour intervenir en médiateurs dans la guerre qui se déroule en ce moment dans le Sud-Africain.

« Dans cet imprimé, je lis également que l'auteur

de l'appel est M. W. Foerster, conseiller intime, habitant Berlin, auquel doivent être adressées les réponses.

« Vous me dites, Madame, qu'un nombre très restreint de savants et de littérateurs a été convoqué à signer votre Appel; l'envoi de votre imprimé ne peut donc m'être que très flatteur. Je ne puis que m'incliner devant les nobles principes dont M. Foerster et vous, Madame, êtes les promoteurs et rendre hautement hommage à vos généreux efforts. En vrai fils de la Pologne, de ce pays infiniment humanitaire, je compatis vivement à toute douleur humaine et à toute souffrance.

« Néanmoins, je ne puis signer votre Appel.

« Je ne le puis, car toutes ces pensées humanitaires, tous ces nobles efforts qui condamnent si vivement cette expédition africaine et compatissent à des malheurs si lointains, me semblent une étrange et amère ironie, une incroyable inconséquence, lorsque je compare ces malheurs à d'autres plus proches et plus grands qu'on ne voit pas, dont on ne parle pas, dont on ne veut pas entendre parler.

« Madame, votre tâche est ici, votre œuvre pacifiante a un champ de travail plus proche.

« Tous les Polonais, et moi le premier, nous compatissons de toute notre âme au malheur des Boers; nous éprouvons une sympathie sincère pour ce généreux sang anglo-saxon qui se verse à l'autre bout du monde, une douloureuse et vraie sympathie pour les veuves et les orphelins; je me promets pourtant de comparer leur douleur à une douleur qui nous tient de plus près et de vous adresser quelques questions s'y rapportant.

« M. Foerster et vous, Madame, vous êtes tous deux de nationalité allemande. Vos âmes élevées ne se sont-elles jamais demandé si le sort des Boers ne serait pas mille fois plus pitoyable et douloureux s'ils devaient être vaincus par les armées d'une nation qui ne se croit pas moins cultivée que l'Angleterre et qui, cependant, a donné naissance au H. K. T. ?

« Le mot cruel : « Ausroten » ne résonnerait-il pas à l'oreille des vaincus? N'emploierait-on pas la force et la brutalité pour leur faire oublier leur nationalité? Ne leur enlèverait-on pas toute liberté? Ne martyriserait-on pas dans les écoles les petits enfants pour quelques mots en langue maternelle échappés de leurs lèvres? Ne tâcherait-on pas de faire oublier de force cette langue et de les priver du sol natal?

« Répondez vous-même en toute conscience : est-il possible qu'un semblable état de choses existe sous la domination anglaise? Forcerait-on la population à payer un impôt pour augmenter la somme de millions destinés à racheter son patrimoine et à en rejeter loin les habitants séculaires?

« Peut-on tolérer dans un pays civilisé un état de choses aussi inique et aussi profondément immoral? Peut-on imposer de plus grandes injustices, de plus pénibles souffrances?

« Vous, Madame, et monsieur Foerster, n'avez-vous jamais médité les paroles du Dante : *Messun maggior dolore?*

« Vos yeux s'égarèrent sur l'infini de l'Océan, vos pensées s'envolèrent aux confins de la terre et, pourtant, le duché de Posen, la Silésie et la Prusse s'étendent tout près de vous. M. le conseiller intime W. Foerster con-

naît ces pays; il sait que le sang de leurs habitants a coulé à flots sur les champs de la France et comment on leur en sait gré; il sait que sans cesse de nouvelles lois sont proposées ou votées par la Diète servile pour attenter à tous les droits et à toutes les libertés; il a entendu raconter ce qui se passe chaque jour dans les écoles; il sait de quelle main brutale, de quelle main de fer on réprime toute manifestation de vitalité polonaise; il sait tout cela et même il le condamne justement.

« Car, enfin, il ne s'agit pas ici d'une poignée de colons établis sur une terre lointaine après avoir traversé les mers, mais de tout un peuple ayant bien mérité de l'humanité, vivant depuis de longs siècles sur cette terre de Pologne qui n'est plus que cendres et os des générations qui s'y sont succédé.

« Ah! Madame, avant de vous occuper de l'Afrique, intéressez-vous donc à l'Europe. Une gigantesque œuvre humanitaire est à votre portée. Travaillez à ce que l'âme de la nation allemande ennoblisse le régime actuel et veillez à ce qu'elle ne s'avilisse pas pour la fausse raison d'Etat.

« L'Angleterre a donné naissance à un grand ministre qui a passé sa vie à défendre les droits de l'Irlande opprimée. Montrez-m'en un second en Europe.

« Laissez en paix l'âme anglaise, car elle ira d'elle-même au but que vous proposez, et travaillez plus près de vous. Relevez la morale publique, ennoblissez les consciences. Puissent les nuées de l'injustice et du lèse-droit humain s'évanouir! puisse un souffle d'humanité rafraîchir l'air empoisonné par les courants akatistes! Portez la « bonne nouvelle » à vos proches,

portez-leur des paroles d'amour, de paix et de miséricorde; travaillez à amener le règne du Christ dans vos demeures et dans vos âmes. Vous avez noble cœur, ayez bonne et ferme volonté.

« Henri SIENKIEWICZ. »

.....

Oui, l'Allemagne garde inscrite sur le livre de la justice des peuples une lourde dette envers la Pologne; d'ailleurs, la politique allemande ne pourrait être qu'antipolonaise, nous l'avons vu plus haut.

Avec une foi tenace, l'âme du peuple opprimé a réagi sans cesse; elle a débordé le gantelet de fer étendu sur elle. Les fils des martyrs ont repris confiance dans l'avenir et n'ont pas cessé de regarder en face l'intrus. C'est alors que l'orgueil du germanisme triomphant a fait éclater les foudres de 1914. Le passé se dresse maintenant dans son accusation muette; le présent n'est qu'un immense sacrifice expiatoire où se purgent les nations; l'avenir est à Dieu, qui reste le juge suprême des crimes et des repentirs de la terre.



## CHAPITRE IV

## Conclusion

Il me semble avoir suffisamment prouvé, quoique un peu brièvement peut-être, les bases solides de notre vieille union avec la Pologne : union naturelle d'âme d'abord ; de politique ensuite.

La Pologne nous a versé sans compter le plus pur de son sang avec une aveugle confiance en notre générosité, ne l'oublions pas !

Enfin, la misère y a atteint des mesures extrêmes, des proportions inouïes.

Comme au milieu d'un vaste naufrage, les secours s'organisent peu à peu pour ces milliers de malheureux que la tempête a rejetés dans des pays étrangers après leur avoir englouti leurs dernières ressources.

Le plus horrible peut-être de leur situation est qu'ils n'ont pas — comme les Belges par exemple — la suprême satisfaction d'être unis sous un même drapeau ; ils combattent souvent pour des intérêts qu'ils haïssent, et l'on a soin de les mettre en première ligne de part et d'autre.

Véritablement, lorsque l'esprit s'arrête sur ces misères, on est étonné de ne pas en avoir été plus tôt ému :

« tant d'infortune et d'injustice est sans exemple dans l'histoire moderne. Et le monde pourtant paraît à peine s'émouvoir à la vue de ce spectacle tragique. La faute n'en est certainement pas au manque de compassion, mais au manque de renseignements exacts sur le véritable état de choses en Pologne. »

J'ai cru de mon devoir de patriote français, malgré les profondes affections qui nous accablent nous-mêmes, de jeter ce cri de pitié suppliante au nom de la tradition française, au nom des généreux principes de la protection des opprimés dont notre nation se fait gloire, au nom, enfin, de cette civilisation qui est sœur de la nôtre sous tant d'aspects.

J'ai confiance que ce cri sera écouté pour l'honneur de la France et son immortelle renommée !

NOTE. — Il a été créé à Lausanne, en Suisse, un « Comité général de secours pour les victimes de la guerre en Pologne » (Commission exécutive : Vevey (Suisse), grand hôtel), ayant pour but d'organiser l'action mondiale de secours et de concentrer toutes les organisations analogues en Europe et en Amérique. Le Comité, sous la présidence de MM. Henri Sienkiewicz et Ignace Paderewski, se compose des plus éminentes personnalités de toutes les parties de la Pologne et des Polonais résidant en Suisse, en France et en Amérique. Les représentants des grands noms historiques de la Pologne : les Poniatowski, Czartovski, Potocki, Lubomirski, Sapieha, Tarnowski, Zamoyski, Czetwertynski, etc., en font partie, ainsi que les évêques polonais de Varsovie, de Cracovie et de Chicago, les pré-

sidents des consisloires protestants et des communes israélites, le président de l'Académie polonaise des sciences, les recteurs et les professeurs des universités, les savants et les hommes de lettres, les députés, le président du Comité central polonais aux Etats-Unis, etc. Le baron Gustave de Taube, un des membres de la haute société polonaise de Paris, est nommé délégué du Comité général pour la France.

La Banque Nationale « Suisse », à Lausanne, est autorisée à recevoir des souscriptions.



## TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Proclamation de Henri Sienkiewicz.....	5
Avant-propos.....	7
PREMIÈRE PARTIE	
«CHAPITRE I <sup>er</sup> . — Deux sœurs d'alliance.....	9
— II. — La langue et la littérature françaises chez les Polonais.....	17
— III. — Le Royaume de Pologne.....	20
— IV. — Une belle page d'histoire de France.....	31
DEUXIÈME PARTIE	
«CHAPITRE I <sup>er</sup> . — Le Romantisme politique.....	45
— II. — Le Panpolonisme.....	48
— III. — Une mer qui monte.....	53
TROISIÈME PARTIE	
«CHAPITRE I <sup>er</sup> . — Prophètes et politiques.....	63
— II. — Le manifeste impérial du 15 août.....	67
— III. — L'affaire Ledochowski.....	70
— IV. — Epaves dans la tempête.....	74
— V. — Sang, Misère, Famine.....	79

## QUATRIÈME PARTIE

	Pages.
CHAPITRE I <sup>er</sup> . — Sous la griffe allemande.....	87
— II. — Une fille du chauvinisme allemand.....	93
— III. — Et la Pologne?.....	97
— IV. — Conclusion.....	102




---

ORLÉANS — IMPRIMERIE AUGUSTE GOUT ET C<sup>o</sup>

---



